Sommaire

	Pages
<i>Le poids du pardon</i>	
Bernard Gouël	2
<i>Tous pécheurs</i>	
Albert Decourtray	3
<i>Madeleine Delbrel</i>	
<i>La rue, chemin de Dieu</i>	
Brigitte André	6
<i>Quelle espérance aujourd'hui ?</i>	
Atelier prêtres-ouvriers	12
<i>La vie religieuse apostolique confrontée à l'incroyance et la pauvreté</i>	
Clément Pichaud	28
<i>Lettre de la Mission de France à Fernando Cardenal</i>	
Jean Rémond et le Conseil épiscopal	47
<i>Des livres de vie</i>	
Jean Vinatier	55
• <i>M. Delbrel : rue des villes, chemins de Dieu</i> Christine de Boismarmin	
• <i>La foi des catholiques</i> Livre collectif	
• <i>Le rêve de Dieu sur l'humanité</i> Bernard Prévost	
<i>Les prêtres ouvriers, le Cardinal Liénart et Rome</i>	62
<i>Le 400^e numéro de « Masses Ouvrières »</i>	63

Le poids du pardon

Si tu ne pardonnes pas,
si tu n'es pas réconcilié,
Laisse là ton offrande !
Sans l'amour du frère,
Ce n'est pas la peine de prier !

Si tu ne pardonnes pas,
si tu n'es pas réconcilié,
Qu'as-tu fais de ton baptême ?
Sans pardon, tu restes dans la chair.
De l'Esprit, tu n'es pas « Re-né ».

Si tu ne pardonnes pas,
si tu n'es pas réconcilié,
Ne partage pas le plat de ton frère.
Manger sans pardonner
c'est un plat empoisonné.

Si tu ne pardonnes pas,
si tu n'es pas réconcilié,
Arrête-toi de communier.
Le pain de l'unité...
peut-il se changer en Christ divisé ?

Si tu ne pardonnes pas,
si tu n'es pas réconcilié,
L'alliance des cœurs est brisée.

Le don... sans « par-don »
C'est l'amour que tu as tué.

Si tu ne pardonnes pas,
si tu n'es pas réconcilié,
La communauté est déchirée.
Ton frère n'est plus ton frère.
C'en est fini de la Fraternité.

Si tu ne pardonnes pas,
si tu n'es pas réconcilié,
Tu trahis Jésus-Christ, le Frère Aîné ;
C'est au signe de l'unité
qu'on reconnaît « l'Envoyé » !

Si tu ne pardonnes pas,
Si tu n'es pas réconcilié,
De Dieu, tu ne seras jamais pardonné.
Car la volonté du Père...
Ce sont des fils et des frères réconciliés.

Si tu ne pardonnes pas,
si tu n'es pas réconcilié,
Qui bâtira la communauté
pour lutter dans la justice et la vérité ?...
Car la solidarité a besoin de... Fraternité.

Bernard Gouël.

Tous pécheurs

Frères et Sœurs,
en ce mercredi des Cendres qui, pour les catholiques latins,
marque le commencement du Carême,
c'est pour demander pardon pour nos péchés au Dieu de toute miséricorde
que nous sommes rassemblés.

Pardon pour nos péchés personnels.
« Pitié pour moi, Seigneur, en ta bonté.
En ta grande miséricorde efface mon péché.
Contre toi et toi seul j'ai péché.
Ce qui est mal à tes yeux, je l'ai fait ».

Pardon pour les péchés des groupes humains
dont nous sommes ou voulons être solidaires :
notre famille, notre milieu, notre association,
notre parti et notre syndicat, notre cité et notre pays.

Pardon pour le péché du monde,
de ce monde humain qui, s'il est plein de merveilles d'intelligence et d'amour,
demeure si profondément marqué par l'inhumanité des systèmes, le mensonge des
idéologies et l'égoïsme des collectivités !

Frères et Sœurs, gardons-nous ce soir de tout pharisaïsme.
Vous vous rappelez la parabole de Jésus.
Un pharisien, c'est-à-dire un homme très généreux, très missionnaire
— le groupement des pharisiens était le plus missionnaire de toutes les associations
du temps de Jésus ! —
et très fidèle à la loi divine,
sûr de lui et de sa justice,
très lucide sur les péchés d'autrui,
nous est présenté par Jésus comme beaucoup plus éloigné de Dieu
qu'un collecteur d'impôts considéré comme pécheur public
et qui n'ose ni avancer dans le Temple ni même lever les yeux !

Vous vous rappelez aussi l'image de la paille et de la poutre :
« Tu vois la paille qui est dans l'œil de ton frère
et pas la poutre qui est dans le tien ».
« Hypocrite », dit Jésus !

Plus nous nous croyons lucides sur les péchés d'autrui,
plus nous risquons de nous aveugler sur les nôtres.
Seul l'Esprit du Seigneur peut nous désiller les yeux,
nous faire prendre conscience de nos vrais péchés
et nous donner le courage de les reconnaître
devant Dieu et devant son église.

Je ne prendrai qu'un exemple.
Je le développe à partir de l'événement
qui a fourni l'occasion de notre rassemblement,
un rassemblement sans précéder un Mercredi des Cendres,
et dont je me réjouis.

L'événement, c'est ce qui s'est passé à Lyon, le 6 janvier dernier.
En ce jour où l'Eglise fête la manifestation du Seigneur aux Mages d'Orient,
prémices de tous les peuples de la terre appelés à se rassembler
dans le Royaume inauguré par la naissance du Fils de Dieu,
un parti politique dont certaines thèses sont incompatibles
avec cette Bonne Nouvelle et avec l'enseignement de l'Eglise,
fit savoir qu'il avait prévu et organisé une messe.

Il y avait là une ambiguïté inacceptable
et nous avons eu raison de protester.

Nous en avons assez de voir grandir dans notre pays
le mépris, la défiance et l'hostilité contre les immigrés.
Nous en avons assez des idéologies qui justifient ces attitudes.

Il n'est pas possible de laisser subsister la moindre équivoque
sur l'attitude du Christ par rapport aux étrangers,
aux immigrés, aux marginaux et aux exclus de la société.

Dans tous ses comportements et dans toutes ses paroles
Jésus montre qu'il est venu mettre fin à l'exclusion, à la marginalisation,
en faisant advenir dès à présent sur la terre
le Royaume où tous les hommes sont invités à entrer,
en commençant par ceux que la société et la culture rejettent.
Et il a chargé son église et ses Apôtres de continuer son œuvre
avec la force d'amour de Son Esprit Saint.

Comment donc pourrions-nous laisser croire
qu'un langage et des théories qui méprisent l'immigré
ont la caution de l'Eglise du Christ ?

Mais ce soir,
en ce début du temps liturgique où l'Eglise nous presse de nous convertir,
c'est de nous qu'il s'agit.
Ce que nous dénonçons chez les autres
n'est-il pas sous une autre forme présent en nous ?
« Il est profond et pervers le cœur de l'homme »,
dit le prophète Jérémie.
« Mon peuple est malade de ses infidélités », dit un autre parte-parole de Dieu.

Pour nous en tenir à notre attitude envers l'étranger, reconnaissons que nous
sommes tous habités par des préjugés,
des défiances, des soupçons,
une certaine hostilité par rapport à telle ou telle ethnie,
à tel ou tel peuple,
à telle ou telle catégorie sociale.
De toutes façons je vous je demande,
qui n'a pas ses exclus et ses marginaux, en dehors même des étrangers ?
Nous sommes tous pécheurs sur ce point comme sur d'autres.
Un seul des êtres humains sauvés par le Christ
échappe au péché et demeure totalement ouvert à toute l'humanité :
c'est Marie, la mère universelle, la mère de la miséricorde.

Frères et Sœurs, écoutons le Seigneur qui nous dit et redit :
convertissez-vous ! Convertissez-vous !
Écoutons la voix qui nous presse de mettre en pratique ses commandements :
tu aimeras ton prochain comme toi-même,
tu ne feras pas de discrimination,
tu aimeras même ceux qui te font du tort !

Écoutons la parole qui invite le pécheur pardonné
à publier les merveilles de Dieu en tout temps et en tout lieu !
Écoutons Marie qui nous dit aujourd'hui comme hier à Cana :
« Faites tout ce qu'il vous dira ».

Allbert Decourtray
Cardinal Archevêque de Lyon,
Prélat de la Mission de France.

Madeleine Delbrel

La rue, chemin de Dieu

Brigitte André *

Le 13 octobre 1964, dans la chambre de sa maison d'Ivry, ses amies découvraient, morte, une femme de soixante ans, Madeleine Delbrêl. Un livre (1) fait revivre cette chrétienne hors série et illumine un parcours qu'elle avait, paradoxalement, choisi le plus ordinaire possible.

Le récit de sa vie nous restitue dans toute sa folie et son humilité, ce que, sans le vouloir, Madeleine fut et demeure encore à ce jour : un guide pour les chrétiens des « temps nouveaux ».

Née en Dordogne le 24 octobre 1904, elle hérite de son père, cheminot, le sens inné du contact et de l'anticonformisme, de sa mère la finesse et la douceur. Etudes un peu fantaisistes, surtout orientées vers les arts, éducation religieuse conventionnelle, limitée au catéchisme de l'époque. Madeleine est très vite fascinée par « l'intelligence avec un grand I ».

(1) « Madeleine Delbrêl. Rues des villes, chemin de Dieu », aux Editions Nouvelle-Cité. Voir la recension dans ce numéro p.

Adolescente d'une précocité redoutable, confrontée aux horreurs engendrées par la Première Guerre mondiale, c'est avec une âpre lucidité qu'elle fait le constat de la non-existence de Dieu et de l'absurdité du monde. Mais elle a dix-sept ans et elle danse, suit la mode, coupe ses cheveux « à la garçonne », « libre, éperdument »... Les épreuves personnelles la guettent pourtant. Elle fait la connaissance d'un garçon d'exception, Jean Maydiou. Madeleine et lui sont visiblement amoureux, l'avenir semble rayonnant. C'est alors que Jean, sans donner d'explications, quitte la jeune fille pour rejoindre le noviciat des dominicains. La vie redevient absurde, d'autant que M. Delbrêl, le père de Madeleine, perd la vue.

Double déchirement pour Madeleine qui s'interroge sur le sens de cette souffrance et de cette vie. Son souci de réalisme, en même temps que de vérité, lui font pourtant accepter de rencontrer le « réel » de certains camarades

* Cet article est paru dans la Vie Catholique, Pâques 1985.

chrétiens. « Le Christ, écrit-elle, ils auraient pu avancer une chaise pour lui, il n'aurait pas semblé plus vivant ». Alors sa question change. « Si je voulais être sincère, Dieu n'étant plus rigoureusement impossible ne devait pas être traité comme sûrement inexistant... je décidai de prier ».

Nous autres gens de la rue

Très vite, c'est la rencontre de Dieu, ce qu'elle appelle « l'éblouissement ». « Tu vivais et je n'en savais rien », écrit-elle. Elle a vingt ans. Toute sa vie se trouve bouleversée. Elle songe un moment à entrer au carmel, y renonce en raison des difficultés familiales. Pacifiée, elle regarde maintenant comme providentielle sa rupture avec le garçon aimé : « Nous aurions pu manquer tragiquement notre vie, Jean comme moi ».

Dans sa paroisse Saint-Dominique, sur les conseils d'un prêtre qui jouera un rôle important tout au long de sa vie, l'abbé Lorenzo, elle s'engage dans le scoutisme. Fougueuse et douée d'un solide sens pédagogique, elle y fait merveille, tant auprès de ses jeunes louveteaux qu'un peu plus tard auprès des jeunes cheftaines qu'elle est chargée de former. Bientôt, les jeunes filles constituent sous le vocable de « La Charité » un groupe décidé à se mettre au service des plus pauvres. Madeleine en ac-

cepte la responsabilité. Dieu est devenu son « Tout ». Pour elle, ainsi qu'elle l'écrit, « l'Evangile est maintenant non seulement le livre du Seigneur vivant mais le livre du Seigneur à vivre ». Mais son désir d'être « volontairement à Dieu autant qu'un être humain peut vouloir appartenir à celui qu'il aime », lui fait découvrir peu à peu qu'elle doit le concrétiser dans la vie des gens ordinaires, puisque c'est pour eux que le Christ est venu, et elle décide, dans cette optique, de commencer des études d'assistante sociale.

Parallèlement, germe l'idée chez quelques-unes des compagnes de Madeleine de se constituer en petite communauté de vie et de travail au service des paroisses. Projet insolite : pour l'Eglise de l'époque, le « chemin de perfection » ne peut se vivre que codifié par les normes strictes de la vie religieuse. Comment y déroger sans trahir ? L'exigence missionnaire de Madeleine réclame pourtant davantage de disponibilité et de souplesse. Il faudra donc inventer. Madeleine et ses compagnes scrutent l'Evangile et, sans charte définie, précisent peu à peu leurs choix : celui du célibat d'abord, joint à celui d'une vie vécue ensemble pauvrement, en pleine pâte humaine, sans frontières ni méthode, dans la fidélité à l'Eglise. Laïques, ainsi que l'archevêque de Paris, le cardinal Verdier, les a encouragées à le rester, elles veulent, sans se soumettre à des vœux, réaliser une communauté fondée sur la

rière, la charité fraternelle, la mise en commun des revenus, le partage avec les plus pauvres. Sans oublier l'humilité : « Le groupe n'est rien en lui-même, écrit Madeleine, je rêve qu'il soit dans l'Eglise comme le fil dans une robe. Il tient les morceaux ensemble et personne ne le voit, sinon le tailleur qui l'y a mis. Si le fil est visible, tout est raté ».

Le 15 octobre 1933, elles sont trois, Madeleine, Suzanne, Hélène, à prendre le tramway pour Ivry où les attend la responsabilité d'un centre d'action sociale. Elles ignorent qu'elles s'appêtent à débarquer sur une autre planète. Encore peupée au XIX^e siècle de vigneron et d'agriculteurs, cette paisible commune de la banlieue de Paris a vu sa physionomie boursoufflée et défigurée par l'invasion industrielle et par l'afflux massif de travailleurs venus de toute la France. Les conditions de la vie ouvrière sont, à l'époque encore, terrifiantes. Avec leurs racines, ces nouveaux arrivants ont aussi perdu la foi, d'autant que le socialisme est tôt venu travailler ces masses neuves. Dans les années 30, Ivry est devenue la « capitale politique » du parti communiste. De son côté, l'Eglise locale qui, avec ses œuvres — patronages, garderies, services sociaux, colonies de vacances — a voulu, au début du siècle, faire contrepoids aux structures municipales antireligieuses, s'est en fait érigée en citadelle et son champ d'influence est restreint.

C'est ce paysage que découvrent brutale-

ment Madeleine et ses amies. Elles ignorent tout de la condition ouvrière et du marxisme. Pour elles, il n'y a là que des gens incroyants et pauvres. Son travail d'assistante sociale met Madeleine en prise directe avec la misère du prolétariat, dont seul le parti communiste sait dynamiser le combat et les espérances. Elle découvre le champ politique. Les événements parisiens de 1934 retentissent à Ivry où chrétiens et communistes se font une incessante petite guerre. Madeleine se raccroche à l'Evangile, aidée par le père Lorenzo, récemment nommé curé de la paroisse. Ses questions, jointes à de graves difficultés familiales, n'entament ni sa gaité ni son courage. Au printemps 1935, l'équipe a déménagé pour s'installer rue Raspail, dans la maison où Madeleine finira sa vie et qui sera toujours pour ceux qui le voudront la maison du plus large, du plus fraternel accueil. Elle a de fréquents contacts de travail avec les élus de la municipalité communiste qui l'impressionnent par leur sincérité et leur générosité et qu'elle est décidée à comprendre.

La lutte contre l'injustice lui paraît urgente et légitime. En avril 1936, le parti communiste lance aux catholiques son célèbre appel de « la main tendue ». Madeleine est de ceux qui y répondent en prenant place aux côtés des communistes au sein d'un Comité d'entraide aux chômeurs. Il semble clair qu'à cette époque, elle soit profondément interrogée et ait eu à lutter contre la tentation du communisme.

Mais l'Évangile qu'elle lit et relit de fond en comble, ne lui fournit pas ce qu'elle y cherche : une justification à la violence. De plus, la lecture de textes de Lénine la placent comme devant « une fiche clinique de l'asphyxie de la foi ». « Je sursautai de crainte pour Dieu, mon trésor, et de quelque chose aussi, inconnu, peut-être comme un honneur d'amour... » C'en est fini de la tentation marxiste. Rupture définitive car Madeleine a réagi en mystique : ce qui est en cause, n'est-ce pas son amour ?

1938 voit la publication de « Nous autres gens des rues », le texte de Madeleine resté le plus célèbre. « Il y a des gens, écrit-elle, que Dieu prend et met à part. Il y en a d'autres qu'il laisse dans la masse... Ce sont des gens qui font un travail ordinaire ou sont des célibataires ordinaires. Des gens qui ont des maladies ordinaires, des deuils ordinaires (...) Ils aiment leur porte qui s'ouvre sur la rue, comme leurs frères invisibles au monde aiment la porte qui s'est refermée définitivement sur eux. Nous autres, gens de la rue, croyons de toutes nos forces que cette rue, que ce monde où Dieu nous a mis, est pour nous le lieu de notre sainteté ».

A la boussole de l'Évangile

Voilà qui résume, voilà qui est la clé de toute la spiritualité de Madeleine et de son équipe : possibilité de rejoindre Dieu sans quitter le

monde, mieux, de rechercher l'absolu en partageant la vie des autres hommes sans structure particulière. Oui, affirme-t-elle ainsi, n'importe qui peut être à la fois pleinement laïc et pleinement donné à Dieu. Leur vocation, à elle et à ses compagnes, est simplement d'« être avec », action et prière confondues, mais cette vocation comprend une dimension contemplative : « Nos pas marchent dans une rue, mais notre cœur bat dans le monde entier ». En attendant, cette rue est en guerre et subit l'occupation allemande. Madeleine qui, dès la mobilisation, a pris la direction de l'action sociale du canton, s'efforce avec toutes les bonnes volontés, de faire face aux situations dramatiques nées de la guerre. On admire son inventivité, son efficacité, son énergie. Mais dans un livre que lui inspire son métier, publié en 1942, c'est de douceur qu'elle parle, de « ce qui peut toucher sans faire de mal »... « Dans ce monde où la brutalité est partout, écrit-elle, nous pouvons être le témoignage que la douceur existe encore ».

Rien de ce qui souffre ne lui est étranger : les familles ouvrières dont la guerre aggrave encore les conditions de vie, les femmes restées seules et qui doivent faire face, les populations misérables de la « zone » qui ceinture encore Paris. Au moment où le courage commence à manquer, c'est la Libération. Madeleine reprend sa collaboration avec la municipalité communiste dans le cadre du service

social. Jusqu'à la fin de la guerre, elle s'y dépense sans compter. Mais pour cette agissante, il est aussi important de « livrer aux visitations de Dieu la petite parcelle de l'humanité que nous sommes ».

On ne peut parler de l'itinéraire de Madeleine Delbrêl sans évoquer celui des premières années de la Mission de France et du séminaire de Lisieux, que le cardinal Suhard a voulu pour former des prêtres aptes à évangéliser les milieux les plus éloignés du Christ. Le texte de Madeleine « Nous autres gens des rues » marque profondément les débuts de la Mission. Plus tard, lorsque la Mission de Paris s'implante sur le terrain des banlieues, des liens d'amitié se noueront entre la rue Raspail et l'équipe des prêtres-ouvriers d'Ivry. Désormais, l'histoire de la Mission sera toujours un peu celle de Madeleine.

En 1946, elle quitte le service social. Sur la pression de son entourage certes, inquiet de ses évolutions acrobatiques sans cesse à la frontière du marxisme, mais aussi pour préserver l'unité de sa petite communauté trop souvent obligée de faire siennes les urgences de son infatigable responsable. On se demande d'ailleurs comment ce petit bout de femme d'un mètre cinquante, souffrant d'accrocs de santé fréquents et graves, a pu maintenir si longtemps un tel rythme de vie.

C'est l'époque où, sous sa plume, naît le

personnage d'Alcide, « le simple chrétien aux prises avec la vie de tous les jours » en qui on a beaucoup reconnu Madeleine elle-même. Malgré les épreuves, les échecs apparents, celle-ci continue de marcher à la boussole de l'Évangile, sur un chemin où l'obéissance tient une place centrale. « Faire obéissance de tout bois », écrit-elle, une obéissance conçue non comme un frein mais comme un élan confiant sur les pas du Seigneur. Dans un long poème, elle redit cette confiance inébranlable : « Partez dans votre journée sans idées fabriquées d'avance et sans lassitude prévue, sans projet sur Dieu, sans souvenir de lui, sans enthousiasme, sans bibliothèque, à sa rencontre. Partez sans carte de route pour le découvrir, sachant qu'il est sur le chemin et non au terme... »

Le drame des prêtres-ouvriers

La rue Raspail rassemble tout un univers fraternel et disparate. A longueur d'année la maison est pleine et la table est toujours mise pour un nombre indéterminé de convives. Pendant ce temps, Madeleine maintient le lien avec ses amis communistes, dans la clarté et l'estime réciproques. Parfois sa rue dépasse les frontières. Et elle vole au secours de tout ce qui dans le monde souffre pour la justice et la liberté.

Mais l'un de ses combats les plus ardents elle le mène au sein de l'Église elle-même dans

la souffrance et la fidélité, aux côtés des prêtres-ouvriers. Madeleine sait, pour la foi, les risques de leurs engagements toujours plus poussés aux côtés des militants communistes.

En même temps, elle refuse de comprendre comment l'on peut « au nom de l'amour de Dieu haïr d'une même haine marxisme et marxistes ». Certains de ces prêtres viennent dire à Madeleine leurs difficultés et leurs désarrois. Si elle croit « indispensable que le plus de prêtres possible soient d'authentiques carrefours du monde et de Dieu », elle ne les encourage pas moins à demeurer fidèles.

Mais en août 1953, l'expérience des prêtres-ouvriers est stoppée. Madeleine prie. « Il est certain qu'ils sont en croix, écrit-elle, et que ceux qui les aiment doivent être durement présents pour témoigner l'Espérance ». Autorisé de nouveau à mi-temps, le travail des prêtres sera définitivement interdit en 1959. Bon nombre de ceux-ci s'éloignent, Madeleine souffre de leur souffrance...

Une grande joie : Jean XXIII

Chagrin et solitude viennent ainsi en peu de temps, sans ménagement, la lamener. La mort de ses parents, l'épreuve vécue par la Mission

de France, la maladie qui s'acharne, et voilà qu'une partie de sa communauté se pose la question de son rattachement à des structures d'Eglise prévues pour ceux qui se vouent à Dieu dans le célibat. Elle finit par se rallier à l'idée d'un rattachement à un institut séculier quand Mgr Vuillot qu'elle rencontre à Rome lui demande abruptement de lui dire ce qu'elle en pense « elle-même pour elle-même ». La réponse que Madeleine lui donne est griffonnée à la hâte mais c'est l'expression spontanée de la certitude de sa vocation. Impressionné, Mgr Vuillot a compris l'originalité et l'authenticité d'une telle démarche. « A priori, écrit-il au groupe, rien ne prouve qu'il soit meilleur pour vous et plus vertueux de vous agréger ». Son acceptation de suivre dans l'avenir la petite communauté et d'entendre chacune pour mieux se faire une opinion, est le début de l'unité retrouvée.

Les dernières grandes joies de Madeleine qui n'a plus que six ans à vivre seront l'élection du pape Jean XXIII, avec qui, dit-elle « on ne peut pas échapper à la bonté, b-a ba de la charité », et l'annonce du Concile pour lequel on lui propose de rédiger des notes préparatoires... Le 13 octobre 1964, jour de sa mort, un laïc, à Rome, prenait pour la première fois la parole à la demande de l'assemblée conciliaire...

Quelle espérance aujourd'hui ?

Atelier prêtres-ouvriers
Mission de France et Association

La Rencontre nationale de la Pentecôte, qui a eu lieu les 25, 26, et 27 mai à Dammarie-les-Lys (Seine-et-Marne), restera une étape importante de l'histoire déjà riche des prêtres-ouvriers.

La joie évidente de retrouvailles pour des hommes qui partagent la même aventure mais ne se regroupent que tous les trois ans au plan national, n'a pas altéré la vigueur de leur confrontation. Les observateurs ont noté la qualité de la réflexion engagée...

Une réflexion de trois jours fortement enracinée dans les mutations — restructurations industrielles, chômage, formation plus ou moins précaire — touchant spécifiquement le monde ouvrier.

Mgr Guy Herbulot, évêque de Corbeil et président de la Commission épiscopale du monde ouvrier, a fait une intervention : » La diversité des analyses, la diversité des rapports entre foi chrétienne, vie d'Eglise et sociétés dans le monde, nous invitent à la fois à poursuivre notre tâche propre et à donner le témoignage de l'universalité. La situation actuelle et les tensions ne facilitent ni le ministère de « première annonce » ni le ministère de « communion ecclésiale ». Nous décelons là un appel pour l'accueil de l'Evangile dans le monde ouvrier ». Et en conclusion, il a dit : « C'est dans le quotidien que tout cela se vit et s'exprime. L'Eglise et la classe ouvrière ont besoin de vos vies données, de votre témoignage de P.O., de votre ministère ».

Le texte qui suit, contribution de la Mission de France et de l'Association, a été mis à la disposition des quatre cents participants à ces journées de Pentecôte 85.

C'est une vieille tradition ; quelques dizaines de copains P.O. se retrouvent dans le cadre de la M.D.F., au cours de deux week-ends par an. Les deux derniers se sont tenus les 20 et 21 octobre et les 30 et 31 mars, sur le thème — comme par hasard — de l'espérance aujourd'hui. Un week-end sur ce même thème — les 13 et 14 avril — a rassemblé une centaine de représentants des équipes M.D.F. ou associés. C'est une reprise synthétique de ces trois rencontres que nous versons dans le pot commun des contributions, à l'occasion de la rencontre P.O. de Pentecôte 85.

Cette contribution fait une large place au « **vécu** ». Elle ne s'y limite pas. Elle tente de l'**intégrer dans une réflexion** tantôt anthropologique, tantôt biblique, tantôt théologique. Cette **tentative d'articulation d'ensemble** n'est pas recherchée pour elle-même. Elle n'est là que **pour permettre**, dans la mesure de sa validité, **des expressions** imagées, simples qui laissent deviner notre espérance.

Cette espérance est située. C'est celle de copains prêtres-ouvriers, c'est en dire tout de suite les limites. Ainsi les copains d'Egypte nous écrivent : « Nous sommes témoins, ici, qu'un certain nombre de gens ont une telle exploitation qui pèse sur eux et les écrase qu'ils ne semblent même pas imaginer ou désirer autre chose ; que la vie puisse être autrement... Ils n'ont d'autres soucis que de vivre au jour le jour... On est ramené à un quotidien bouché, sombre, sans fenêtre sur un possible dans l'avenir ! Des millions d'hommes vivent ainsi **en deçà** de l'espérance ! On espère pour eux ».

Elle ne prétend pas être opératoire dans la Tiers Monde. Elle ne prétend pas, non plus, accrocher aux jeunes qui sont « les enfants de la crise ». « Pour la plupart, les jeunes que je rencontre ne voient pas la crise comme un passage, quelque chose à traverser, entre ce qu'il y avait avant, et ce qu'il y aura après (?). Non, ils sont en plein **dedans**, et n'en voient aucun des deux bouts. Les enfants de la crise ressemblent aux enfants de la guerre : pour peu que cela dure, comment vont-ils imaginer — espérer — qu'autre chose puisse exister ? ».

« Quelle espérance dans un temps de crise ? ». Telle était le titre du départ. La crise, nous en connaissions les terrains d'impacts et nous étions en capacité d'en analyser les mécanismes, en toute extériorité. L'espérance nous semblait chassée gardée. A l'abri de la crise. Il nous a fallu très vite réaliser que notre **espérance elle-même était en crise**.

L'illustrent deux témoignages :

- Le premier, sur le **choc du chômage**.

« J'avais été chômeur il y a 15 ans. Mais j'avais 35 ans et il y avait du boulot. Je ne l'avais pas vécu alors comme cette fois-ci. avant que ça ne m'arrive, je disais des copains qui étaient chômeurs : « Merde, on ne les voit plus dans les syndicats ou les comités de chômeurs ». Mais le jour où j'ai été chômeur, j'ai fait exactement la même chose. On n'a plus du tout envie d'aller voir les copains. Au départ, j'étais courageux, je me levais de bonne heure, je regardais le journal, et je me faisais mon tour des boîtes. Au retour, les copains me demandaient si j'avais trouvé du gratin. Comme c'était toujours non, après quelque temps, je faisais un détour pour ne pas les rencontrer, ne pas leur parler, je me renfermais dans ma coquille, je me levais plus tard, j'ai vécu une espèce d'enfermement progressif... Je croyais que j'aurais réagi autrement. Mais pris dedans, je n'ai pas retrouvé mon carburant. Quand j'ai retrouvé du boulot, j'étais comme un poisson qui a été longtemps hors de la flotte, et qui frétille dès qu'il retrouve l'eau... saisi d'une espèce de frénésie ».

- Le deuxième témoignage porte sur le **poids qu'est l'absence d'horizon économique** pour l'entreprise.

« Je fais cette expérience dans un chantier de construction navale où l'on est passé de 7.000 à 4.000 et qui est en train d'exploser comme une noix sous un coup de marteau. C'est l'éclatement des travailleurs. Vous avez des gars qui trouvent un stage de reconversion. Vous en avez d'autres en horaire zéro, soumis au financement de l'Assedic. Et vous voyez dans le même temps des gars appelés à travailler en heures supplémentaires, en V.S.D., ou même en équipe de nuit. Avec un avenir en mur de béton. Il n'y a rien au bout. Des mouvements d'incertitudes sur l'avenir, ce n'est pas nouveau dans la navale. Mais il semblerait cette fois-ci qu'on a le nez devant un mur bétonné. Dans une réalité de ce genre, c'est une gageure que de garder le goût du travail quotidien. Un travail qui est déjà détérioré professionnellement et techniquement ; ce qui fait dire, d'ailleurs, à la majorité : « Ça ne peut pas durer ». Mais aussi garder le goût du quotidien vécu collectivement, avec ce que ce quotidien, dans les générations, a créé de conscience ouvrière et d'affinement des hommes à assumer leur propre destin... Il ne peut y avoir d'attention au quotidien qui ne soit attention au collectif, en retrouvant, pour nous, les racines de la condition ouvrière.

Ce n'est pas évident. Mais c'est le chemin, en tous cas, que des hommes et des femmes prennent, même s'ils sont peu nombreux, même s'ils souffrent le carcan dans cette opération.

C'est cette attention au quotidien collectif qui permet de traverser l'épaisseur désespérante du moment présent. Et là, je veux citer une expression que j'ai entendue souvent et qui

revient dans nos discussions pour dire qu'il y a beaucoup de choses que l'on fait avec attention parce qu'on sait qu'un ou un tel en a besoin : on s'épontille. L'épontillage les uns des autres. On peut parler en termes de solidarités. Nous, on parle de cette façon, parce que tout se tient. Tout ! Et il arrive un moment, quand on enlève la dernière épontille, eh bien, le bateau fout le camp à la mer. Et pour nous, il ne faut pas que cette dernière épontille tombe. Et ça, je peux vous le dire, sur l'ensemble de la réalité d'une population, pas seulement sur le chantier, mais aussi sur le plan communal, dans la vie de quartier ou la vie associative, il faut s'épontiller au quotidien. On n'a pas d'autre horizon que le quotidien. Mais c'est peut-être l'horizon suffisant ».

L'espérance vécue aujourd'hui

A quels espoirs, à quels projets, à quelles promesses s'accrochent nos contemporains ? Regardons dans un premier temps comment, dans notre société, fonctionne l'espérance. Nous focaliserons plus notre regard, dans un second temps, sur nos compagnons d'existence.

Dans l'ensemble de la société ⁽¹⁾

Une des premières caractéristiques semble bien être le toujours plus grand **désinvestissement** par rapport aux dimensions collectives de l'existence en société.

- Cela provient notamment de l'**effondrement spectaculaire des idéologies révolutionnaires**. « Il ne faut pas se leurrer. Il y a des utopies qui sont plus difficiles à faire passer aujourd'hui, voire qui ne passent plus. On n'est plus au XIX^e siècle ». La place laissée vacante est occupée par les terroristes » ; ceux qui savent ce que les autres doivent faire, et le font à leur place, de préférence avec les armes ». Terrorisme qui, quel qu'en soit la motivation ou le bien-fondé est ultramajoritairement viscéralement réprouvé.

- Cela se traduit par une **désaffection massive des grandes organisations syndicales, politiques (et religieuses)**. Sans doute, pour une part en raison des espérances déçues (il y a eu les promesses tenues — qui, de ce fait, ont vite perdu leurs poids d'imaginaire —, les promesses mal tenues et les promesses non tenues). Enfin, et plus fondamentalement, parce que,

(1) Les constatations et réflexions qui suivent s'inspirent de « l'ère du vide » de G. Lipovetsky, chez Gallimard.

par rapport aux projets d'ensemble de société, nos contemporains inclinent à vivre plus en rapport d'**apathie** et d'**indifférence** que de résistance ou d'intérêt.

Cela **ne signifie pas** pour autant **qu'ils s'en désintéressent**. On délègue sa responsabilité à des professionnels de la chose politique ou syndicale. On les met en liberté surveillée. On votera volontiers pour sanctionner ou approuver ce qui a été fait et/ou ce qui est proposé. Cette désertion sociale, dans son aspect militant, s'accompagne d'un attachement fort à la démocratie et à la paix civile.

En contre partie, il faut noter la **multiplication de la vie associative** ; mais le plus souvent sur des objectifs ponctuels, limités dans le temps, et dont la réalisation concerne directement l'existence des associés (des cibistes aux défenseurs de l'école privée).

Mais ce qui est promu au rang d'utopie mobilisatrice aujourd'hui, et qui explique positivement leur désertion du champ social, comme l'ensemble de leurs comportements, est l'**accomplissement de soi**. Cela se traduit par un **investissement** de sa propre identité **psychologique**, par une « **dignification** » du **corps** (importance du sport individuel, à haute sensation, explosion du marché des produits médicamenteux), par une quête de **communication et d'authenticité**, mais de préférence sur le mode humoristique (cf. le « touche pas à mon pote »).

Notre société libérale sait parfaitement exploiter commercialement (politiquement aussi) et tirer profit de cette quête de bonheur individuel et de vie associative mêlée. La publicité en étale les promesses : des parfums pour **séduire** ; des matelas pour **dormir à deux et vivre seul** ; le loto pour **gagner gros, etc...** Son exploitation exacerbe toujours plus les besoins, les désirs et les plaisirs des individus, poussent toujours plus à la **privatisation de leur espérance**.

Au sein de la classe ouvrière

Ces tendances lourdes ne sont pas sans écho au sein de la classe ouvrière. Sous le choc de la crise économique qui sévit et fait des ravages, nombreux sont ceux qui désertent la militance. Pour ceux qui restent sur le pont et s'accrochent à la barre, la première urgence est bien de faire face à la tempête, de tenir le cap, de résister.

Tenir le cap

« On est embarqué dans une histoire qui est celle de la classe ouvrière. Dans cette histoire, on s'aperçoit que, dès qu'il y a bagarre de classes, il y a des moments où l'on perd. Ce n'est pas une montée continue en puissance. Actuellement, on est dans une période de creux, de difficultés. Mais, à cette période de creux, succèdera une autre période. A terme, on sait

que le capitalisme va vers son agonie et qu'on sera finalement vainqueur. C'est dans ce mouvement qu'on atteint l'espérance. Les efforts faits aujourd'hui, même s'ils portent sur un nombre de gens plus restreint qu'en d'autres périodes, même s'ils sont le fait de quelques militants, ces efforts sont de toutes façons positifs : ils préparent, ils portent l'assurance de la victoire.

Au moment de la Résistance, même devant le poteau d'exécution, des gens vivaient leur espérance... Les échecs individuels ont permis de vaincre le nazisme ».

Résister

« Je trouve dans le mouvement de résistance, beaucoup d'échos à la situation actuelle ; la situation était désespérée ; pourtant une minorité résistait. Sans comparer ce qui n'est pas comparable, on est aujourd'hui dans une période de résistance. Résistance par rapport au patronat : on le voit partout, sous le couvert de la crise le patronat s'emploie à démanteler tout le mouvement ouvrier. A l'heure actuelle, si on n'a pas une vue globale pour se dire qu'on en sortira, eh bien, il vaut mieux baisser les bras. La résistance, elle se fait déjà en soi, personnellement, et aussi avec les copains, avec ceux qui se bagarrent et ceux qui ne veulent plus se bagarrer, parce qu'on passe par les mêmes périodes de découragement nous aussi. La résistance n'est pas quelque chose de facile ; c'est quelque chose qui fait violence. On est attaqué par les médias, les journalistes, les partis adverses. Et là-dedans, il faut **garder les yeux fixés sur l'espérance du monde ouvrier**. On ne sait pas ce qu'il en sortira ; mais il y a nécessité de résister ».

La nécessité imposée de tenir le cap et celle de résister peuvent induire un certain volontarisme à la Don Quichotte. Volontarisme qui fait écrire l'histoire, par anticipation ; qui « fait notamment l'impasse sur le fait que, aujourd'hui, le monde peut finir, s'auto-détruire ; qu'il peut tout simplement ne pas y avoir d'avenir du tout ». Volontarisme qui fait « qu'on force sur le son, quand on voit mal l'image » ; quand, pour tenir dans l'espérance, on ne considère la crise que comme un mauvais moment à passer ; quand on focalise l'attention sur telle ou telle lutte réussie, ou sur le fait que les travailleurs, encore et toujours, réagissent, s'opposent, combattent.

Ne remet-on pas à demain, ce que la situation d'aujourd'hui nous met dans l'obligation présente de remettre sur le chantier ?

Lors de ce rapide tour d'horizon, nous avons vu deux figures typées — et presque opposées — de l'espérance : la « séduisance » et la « résistance ». Mais qu'est-ce, au juste, que l'espérance ? Et qu'est-ce que notre foi nous dit de l'espérance ?

L'espérance, c'est quoi ?

C'est une attitude humaine fondamentale. Elle n'est l'apanage d'aucun groupe d'hommes (les chrétiens, les militants...). Distinguer espoirs sociaux et espérance chrétienne, par exemple, peut être légitime, dans la mesure où l'on a fait trop coïncider, dans un passé récent, l'espérance chrétienne et les espoirs de changements sociaux. S'il est légitime pour nous P.O. de situer le lieu de l'espérance dans le domaine socio-politique, il convient néanmoins de rappeler que, dans la Bible et surtout le Nouveau Testament, l'espérance n'est pas relative qu'à cet aspect de la vie des hommes (1).

Il est bon de souligner, dans un premier temps, que l'espérance est une attitude unique, même si elle se traduit différemment.

Un vouloir vivre

L'espérance c'est d'abord et fondamentalement ce **vouloir-vivre**, ce qui nous fait marcher, cette pulsion de vie qui est en nous. « L'espérance, ça colle à la peau », c'est le désir de vivre de l'enfant ; c'est la lutte pour ne pas mourir, c'est l'intuition que la vie sera la plus forte. A la source des pas de l'homme, il y a toujours ce « principe Espérance » (E. Bloch).

Mais ce vouloir-vivre n'advient à l'existence que dans les déterminations concrètes d'une histoire, au sein des rapports de production existants, de représentations culturelles ambiantes. C'est plus qu'un conditionnement : c'est une **condition d'existence**. Mais sans pouvoir dire que ce vouloir-vivre est le pur produit de notre insertion sociale ni qu'il ne se projette qu'au plan social. Il a pour objet le tout de l'existence.

Ce vouloir-vivre, **informé socialement**, appelle à être progressivement approprié pour en faire tout-à-la-fois un horizon de liberté, un champ d'intelligence, un espace de responsabilité.

Un horizon de liberté

Pour se l'approprier progressivement, encore faut-il, dans une première démarche, la recevoir. Personne n'est condamné à marcher à l'espérance. On peut très bien la nier ou (autre façon de la nier) déclarer que cette pulsion instinctive est d'abord pulsion de mort, suscite

(1) Mais attention : si le « tout politique » dans lequel certains ont foncé est critiquable, le repli actuel de beaucoup hors du politique l'est tout autant...

d'abord l'angoisse. L'espérance, ce n'est pas une évidence. C'est comme un postulat qui ne tient que pour autant qu'on le pose au départ, et qu'on en rafraîchit périodiquement l'existence. « Il faut l'entretenir, la nourrir ».

« Ce n'est pas pour autant que du vent, quelque chose qu'on invente ». C'est enraciné en nous. Cet acte de liberté, qui nous fait poser l'espérance comme vecteur porteur de nos existences, n'est jamais posé abstraitement, dans l'absolu. Il est conditionné par notre environnement, notre insertion sociale et d'autres données, par exemple la santé, la réussite, ou l'échec antérieur. C'est tellement vrai que s'ils deviennent subitement différents (chômage, ...) le risque est grand d'être désarçonné, de « ne plus retrouver le carburant » qui « nous faisait fonctionner » ; de « se refermer dans sa coquille », de perdre confiance, bref de désespérer.

Un champ d'intelligence

Cette pulsion instinctive appelle à être accueillie. Elle appelle aussi — dans le même temps — à être investie. Elle n'existe véritablement comme espérance que si nous l'investissons d'un sens et lui assignons une direction. De **matrice indéterminée** et vide qu'elle serait sans cela, elle devient **féconde de projets et d'espoirs** qu'elle porte comme en gestation, en attendant le temps de l'enfantement, de la réalisation.

Pas plus que l'acte de liberté, cet acte d'intelligence n'est posé abstraitement dans l'absolu. Nous avons fait le plus souvent nôtres les analyses, les projets et les espoirs des collectifs dans lesquels nous sommes.

Pas plus que l'acte de liberté, cet acte d'intelligence n'est posé une fois pour toutes. Il est, lui aussi, toujours à reprendre, à confirmer.

Un espace de responsabilité

Dès lors que vous mélangez « liberté » et « intelligence » vous obtenez un cocktail qui a nom « responsabilité ».

Le sens, la direction que nous assignons à notre espérance, vise souvent un objectif ultime, comme l'émancipation par elle-même de la classe ouvrière, qui n'est pas directement opératoire, parce qu'il n'apparaît présentement comme objectif ni à court ni à moyen terme.

Aussi, pour piloter notre trajectoire-espérance, il est nécessaire de se définir et de se positionner par rapport à des repères intermédiaires, de dégager des **critères** (tiens : c'est la même racine que le mot : crise) pour notre action. Des repères plus ou moins bien définis, des

critères plus ou moins clairement bien dégagés. Il y a, même à ce niveau-là, encore des zones d'ombre et d'incertitude. Jusqu'à ne plus avoir, parfois, d'autres horizons, d'autres repères, d'autres critères que ceux du « quotidien ». « Mais c'est peut-être l'horizon suffisant ».

L'espérance dans l'histoire fondatrice de la foi

Dans l'histoire du peuple d'Israël

En survolant cette histoire, l'espérance apparaît comme une marche vers une **Inaccessible Promesse** ; ou plutôt une promesse en continu **redéploiement** ; avec souvent, une **déception** qui suit la réalisation de cette promesse, et à la suite de cette déception, un approfondissement, une sorte de nouveau niveau de la Promesse.

« Avec Abraham, c'est la **promesse du peuple**... Avec Moïse, c'est la **promesse de libération** pour ce peuple. Et une fois la sortie d'Egypte réalisée, c'est la **promesse d'un terre** pour ce peuple, une terre qui lui apporte son indépendance, son autonomie, sa liberté en tant que peuple. Et tout le peuple vivra pendant 40 ans dans le désert. Moïse voit de loin la terre promise. Il n'y entre pas. Mais le peuple enfin arrive en Israël. Et là, nouvelle déception. Cette terre est occupée. Elle est occupée par toutes sortes de gens, les Philistins, les Cananéens ; toutes sortes de gens qui ne sont pas des croyants du Vrai Dieu. Il faut se battre contre eux, leur faire la guerre, leur disputer cette terre qui était pourtant l'objet de la promesse.

Avec Samuel on voit apparaître une espèce de nouveau cycle de la Promesse, la promesse d'un Royaume. A côté des puissants voisins que sont les Assyriens et les Egyptiens, les douze petites tribus des anciens nomades d'Israël, vraiment ne pèsent pas lourd ; germe alors la conviction qu'il faut vraiment être un Royaume comme les autres, avec un roi, une armée, une capitale (à Sion), pour se défendre et garder son autonomie.

Le Royaume se réalise effectivement. Il culmine sous David et Salomon. Et puis, çà se pervertit, le Royaume. C'est ce que disent les prophètes dans le 1^o Isaïe. On a cessé d'avoir confiance en Yahvé. On a mis sa confiance dans les chars et dans les armes, dans les chevaux et dans tout ce qu'il faut pour faire la guerre. Finalement, ce peuple se conduit comme tous les autres peuples, il fait la guerre comme tout le monde. Et puis il est écrabouillé par ses voisins ; c'est l'exil.

Du sein de l'exil, les prophètes (il faut les relire, parce que ce sont eux qui nous aident plus profondément à comprendre ce cycle des promesses, de leur réalisation, de leur déception et de leur approfondissement), les prophètes dénoncent le péché, le fait que le peuple d'Israël a perverti le don de Dieu en pratiquant l'injustice. Après l'exil et la dispersion, les prophètes font naître une nouvelle espérance en la Promesse : celle d'un petit reste, les pauvres de Yahvé, qui seront vraiment le peuple de Dieu, qui seront vraiment, dans leur cœur, la réalisation de l'espérance que Dieu a mis en son Peuple. Les prophètes disent aussi qu'Israël, comme peuple de Dieu, est seulement un signe, et que finalement, toutes les nations sont appelées à être le Peuple de Dieu. Dieu appelle tous les hommes, toutes les nations à sa vie. Israël en est le signe.

Enfin, le dernier approfondissement de la Promesse par les prophètes, c'est l'annonce du Messie... Jésus arrive, et le même cycle va recommencer. Ceux qui sont choisis par lui, les apôtres, pensent qu'il va rétablir le Royaume. Il en a pris 12 ; c'est le symbole des 12 tribus d'Israël. Ça va se mettre à refonctionner sur les schémas anciens. « Dans ton Royaume, qui sera à ta droite et à ta gauche ? ». L'attente est déçue : en ayant pourtant donné des signes de sa puissance, égale à celle de Moïse et des prophètes, par les miracles accomplis dans son peuple, Jésus les déçoit ; et, à la place du Royaume, c'est la croix. L'effondrement.

Suivent l'annonce de la Résurrection et la promesse du retour de Jésus. Les apôtres « repartent », mais ils pensent que la Parousie est proche. Les années passent ; il faut durer, s'organiser en Eglise ; il faut recommencer, comme dans l'ancien testament, à vivre dans l'espoir, à être dans l'histoire.

A la suite de Jésus

Il convient de s'arrêter plus longuement sur le Nouveau Testament pour prendre la mesure de ce que devient l'espérance dans la foi à Jésus comme Christ et Seigneur.

Le temps de l'accomplissement

Le mot espérance n'apparaît que trois fois dans les évangiles (Mt 12/21 - Jn 5/45 - Lc 24/21) contre près de cinquante dans les lettres de Paul, et chaque fois en référence à l'espérance du peuple d'Israël.

Entre le long temps de l'attente de la réalisation des Promesses faites par Dieu à son peuple, et l'autre long temps tendu vers le Retour du Seigneur, les évangiles sont le **récit de l'Accomplissement** des Promesses du Royaume et de la Seigneurie de Dieu sur l'histoire en la personne du Crucifié.

Tout l'évangile est un appel à ouvrir les yeux et les oreilles pour voir et entendre ; pour comprendre que le Règne vient en ce temps — pour se convertir et y entrer.

Un acte de conversion

S'il est nécessaire de convertir notre regard pour entrer dans l'événement qui est la réalisation de la Promesse, c'est parce que notre attente est bousculée, déroutée. Les Juifs attendaient Dieu lui-même venant instaurer son Règne, la Nouvelle Alliance, avec effusion de l'Esprit sur son peuple, ou un Messie libérateur envoyé par Dieu. Il ne vient — Il n'est venu — qu'un Messie épousant la figure du Serviteur souffrant. C'est sur la croix qu'il transmet son Esprit (Jn 19/30). Pierre dira « Dieu l'a fait Seigneur et Messie, ce Jésus, que vous vous avez crucifié » (Act. 2/36). Et Paul : « Nous prêchons un Messie crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les païens » (1 Co. 1/23).

Un acte de foi

« Voir ce qu'on espère n'est plus l'espérer » (Rm 8/24). La foi est une manière de posséder déjà ce qu'on espère » (Hb. 11/1). La figure de la foi qui fonde l'espérance, reste Abraham : « Espérant contre toute espérance, il crut ». (Rm 4/18).

Les juifs croyaient que l'acte de foi d'Abraham leur éviterait de s'engager eux-mêmes dans la foi. Ils n'acceptaient de reconnaître le Christ que s'il accomplissait la réalisation de la promesse telle qu'ils se la représentaient. Mais en cela ils n'étaient pas fils d'Abraham. Ils demandent des « signes » conformes à l'idée qu'ils se font de la puissance du Messie et de la puissance de Dieu.

Nous sommes tous comme cela d'ailleurs : « Les juifs demandent des miracles et les grecs recherchent la sagesse » (1 Co 1/22). Miracles, raisonnements, signes dans l'histoire, il faut des preuves pour l'espérance des hommes selon l'idée qu'ils se font de l'objet de leur espérance et de la manière dont elle doit s'accomplir. Mais de signe il n'en est pas donné d'autre que celui de Jonas : la conversion à sa prédication (Mt 12/41).

L'espérance en chantier

Nous avons dit de l'espérance qu'elle était une attitude fondamentalement humaine, faisant appel à notre liberté, à notre intelligence, à notre responsabilité. **L'espérance chrétienne n'est pas fondamentalement une autre espérance. C'est la même espérance ; mais c'est une espérance convertie**, marquée par notre foi en Jésus le Christ.

C'est cette différence à l'intérieur d'une similitude qui nous autorise et nous invite à dialoguer avec d'autres hommes qui aspirent tout à la fois comme nous et autre que nous. Tentons de rassembler ici, maintenant, quelques aspects de l'espérance où s'articulent similitudes et différences.

L'espérance, ça se conjugue d'abord au présent

En réflexion-limite, l'un de nous disait déjà : « Nous n'avons pas d'autre horizon que celui du quotidien. Mais c'est peut-être l'horizon suffisant ». Un amis du Cameroun nous dit : « les paysans de la Sanaga ignorent le mot « crise »... Leur marginalisation croissante, ils « connaissent » (en français, du Cameroun). Mais ils « connaissent » aussi qu'il existe en l'homme un ressort dont il est le maître et qu'il peut faire jouer. Ils « connaissent » que par leurs propres forces, ils peuvent « forcer la situation ». L'espérance, elle se joue aujourd'hui en tout homme, en toute situation, même la plus compromise. « La mèche qui fume peut repartir » (Ez 42/3). Il faut s'ouvrir aujourd'hui à l'espérance qui vient. C'est la Bonne Nouvelle. Espérer, c'est faire naître demain. Mais le faire-naître est tâche d'aujourd'hui.

L'espérance est "Bonne Nouvelle"

Ce « ressort », ce vouloir-vivre, qui vient de nous et qui nous est en même temps donné — donné parce que socialement-déjà-informé —. Nous avons à le recevoir des autres et de Dieu. C'est tout un, pour nous. Le Recevoir comme « **Don** » de Dieu, c'est le recevoir comme **don de vie** et non de mort; c'est **l'accueillir positivement**. Nous sommes, chrétiens, « prisonniers de l'espérance ». La foi en la Bonne Nouvelle nous interdit de cultiver l'angoisse, de nous installer dans des logiques de non-sens et d'absurdité, ou des logiques de mort.

L'espérance, une attente dérouterée

L'espérance, elle suscite notre intelligence. Elle s'appuie sur des analyses, sur la compréhension des situations. Elle prend en compte les attentes et les espoirs de notre peuple. Mais elle anticipe aussi sur la réalité. C'est **nécessaire** pour avancer, s'orienter, se donner un Orient. C'est toujours **risqué** car, « malgré les prévisions les plus affinées, l'avenir est toujours imprévisible ». Le risque est permanent de l'attente dérouterée. Et, de l'attente dérouterée à l'espérance déçue, il n'y a qu'un pas. Un pas qui est le temps du constat douloureux de l'inadéquation de notre espérance à la réalité, et plus encore qu'à la réalité, aux potentialités latentes de cette réalité. Le temps de l'approfondissement et d'un nouveau redéploiement de l'espérance.

Toute l'histoire de notre foi est là, pour nous croyants, comme un appel à tenir compte des événements pour réajuster les projets et les espoirs.

L'espérance, un "désespoir surmonté"

C'est le temps du constat douloureux. C'est un passage obligé. C'est le temps du découragement, du désespoir, de la désespérance. « Il faut avoir été en crise, avoir perdu ses critères, il faut être ainsi lâché à sa liberté, sans appui, avoir perdu l'assurance de ses certitudes » pour renaître à l'espérance. N'est-ce pas « l'épaisseur de cette désespérance » qu'évoque cette ardente demande du Notre Père : « Ne nous laisse pas succomber dans la tentation » ? N'est-ce pas dans l'Évangile qu'il est dit : il faut mourir à soi-même pour naître à nouveau ? L'hiver avant le printemps... Il n'y a que la Croix qui conduise à la Résurrection.

L'espérance, un chemin d'histoire

Espérer, c'est accorder la primauté du « possible » sur le « réel ». C'est faire exister la dimension « possible » du réel passé et présent. L'espérance lie donc « en une primordiale solidarité, le passé, le présent actuel et l'avenir » (1). Le Christ est venu — le Christ vient — le Christ viendra. Mais il ne viendra pas d'une autre manière qu'il est déjà venu ou qu'il vient aujourd'hui. L'instauration du monde nouveau a été réalisée, une fois pour toutes, par la croix, de manière cachée. A nous, chrétiens, d'en déployer les possibilités dans l'histoire. « Nous sommes porteurs de l'espérance de Dieu ; nous en sommes aussi les répondants ».

Conséquences pour l'Église

Avant de conclure, évoquons brièvement les conséquences qui s'imposent à l'Église, de ce point de vue. Une Église qui soit **sacrement de l'espérance**.

Une Église qui fait mémoire

qui ne retient pas que les seules potentialités qui se sont réalisées ;
qui laisse place aux « oubliés et aux exclus » de l'histoire ;
qui s'alimente aux potentialités de cet événement particulier de la révélation de Dieu en Jésus de Nazareth.

(1) Pour de plus longs développements voir E. Jünger « Dieu, Mystère du monde » T. 1. p. 335 et sq T. 1. Ed. du Cerf.

Une Eglise présente à son temps

enracinée dans la vie des gens, vivant de ses espoirs et de ses attentes ;
mais qui accepte de se convertir, d'être déroutée, de prendre le chemin à la suite de Jésus ;
une Eglise qui ne sort pas de ses poches une espérance toute prête, en surplomb à notre histoire.

Une Eglise tournée vers l'avenir

qui sache discerner les signes des temps, préparer le surgissement du neuf.
L'espérance veut du neuf. Les espérance de restaurations sont des espérance à l'envers.
qui ne cherche pas dans l'histoire des hommes des traces, des signes du Royaume, conformes à l'idée que l'on s'en fait, pour qu'ils deviennent, pour nous, autant de raisons de croire et d'espérer en Dieu, en Jésus Christ.

Jésus Christ n'est pas à voir. Il est à risquer, à « aventurer ». Et nos vies avec Lui (1).
L'espérance n'est pas un spectacle en mondio-vision. L'espérance est un chemin de mission.

En guise de conclusion un témoignage

Retourner la pierre

« A la base de ma formation d'ouvrier-maçon, je suis tailleur de pierres. Il faut beaucoup d'acharnement et de patience, pour faire trouver à une pierre sa place dans la construction. C'est vrai des pierres, c'est vrai des hommes.

Quand je suis dans cette situation-là, au lieu de m'évertuer à taper sur un point avec mon marteau, je retourne la pierre, et ça passe. Retournant la pierre, regardant un autre aspect des choses, je sens le travail avancer, je contourne l'obstacle, je reprends le travail par un autre biais.

Cette expérience m'a souvent servi dans le métier de maçon. Mais je m'en sers tous les jours avec les copains, au niveau syndical. Je me dis : il y a une issue. Si ça ne marche pas par un bout, il faut le reprendre par un autre. Car l'obstination, ça ne sert à rien. S'évertuer à en-

(1) Cf « Le Christ Aventuré » J.M. Ploux - Chez Desclée.

foncer une pointerolle sur un passage qui ne veut pas donner, on s'y tue, on n'aboutit pas. Alors que, quand on retourne la pierre et qu'on la prend par un autre biais, ça fonctionne, ça marche ; on retrouve l'espoir et la pierre est sortie.

Valoriser l'instant

C'est vrai que la pierre que je fabrique, quant à moi, elle est pas tellement dans un projet lointain. Mon ambition est que chacun trouve sa place. Mon ambition, c'est de valoriser l'instant. C'est de donner à la communauté de travail, aux salariés de mon entreprise, le sentiment qu'ils sont une force de solidarité, que le fait qu'ils tiennent debout, qu'ils prennent des responsabilités, ça a de la valeur en soi et ça change la vie.

Qu'on arrive plus tard à des lendemains qui chantent, je n'en sais rien, je n'y crois pas beaucoup, et je dirais, à la limite, ce n'est pas mon problème. Bien sûr, devant des situations d'injustice sociale caractérisée, de chômage ou autre, il faut en sortir. Il y a des choses à ne pas admettre. Mais je veux dire que, vu de l'entreprise, ce que je souhaite, c'est que la responsabilité de chacun dès aujourd'hui s'affirme, c'est que les gens soient des vivants, actuellement. C'est ça qui me fait retourner la pierre, c'est ça qui me mobilise, et si je n'y arrive pas par un bout, je cherche par un autre. Et chaque fois que ça s'exprime, quelque chose est gagné ! On est une entreprise où quelque chose vit, même si on vient de loin. Nous, les grèves, vous savez, c'est une sacrée histoire. Il n'y en a pas beaucoup dans notre histoire syndicale. Mais le jour où on fait grève d'une heure, voir les types, à l'heure précise, ramener les outils du chantier à la baraque, ce n'est quand même pas commun. C'est difficile à réaliser. C'est difficile de s'affirmer ainsi sous les yeux des chefs et des patrons. Mais c'est décidé, on range les outils, on rentre à la baraque. C'est presque plus difficile que de faire une journée de grève. C'est s'affirmer, c'est affirmer qu'on est fort. **Et là, il y a quelque chose qui se passe, et qui prépare vraiment les lendemains qui chantent.**

Faire le chemin

Et pour moi, ça rejoint quelque chose de l'espérance. **Ce qui compte, c'est le CHEMIN.** Peut-être que les grandes sœurs (1), elles savent où elles vont, où il faut aller. La petite sœur espérance, elle a fait le chemin. Ça, c'est ce qui m'intéresse. Aujourd'hui la valorisation du chemin me paraît être quelque chose qui n'est pas simplement tactique, c'est le fond de l'affaire.

(1) Les deux grandes sœurs sont, chez Péguy, la foi et la charité.

Une interpellation féconde

Je suis sur le terrain, et je suis en même temps porteur d'un projet syndical. Je crois à une espèce de fécondation, d'interaction entre ce que les gens portent en eux, et le projet que le syndicat véhicule. Et ce projet doit être constamment interpellé par ce que vivent les gens, comme confirmation, mais aussi comme infirmation.

Je m'interroge beaucoup sur l'inertie des copains, qui n'est pas forcément négative. Ça peut correspondre à un manque de compréhension ou à une opposition silencieuse. Je crois suffisamment à mes copains pour me dire que leurs réactions, c'est pas que de la merde. Quand on n'arrive pas à tirer une cotisation syndicale des copains, je crois qu'il faut nous interroger beaucoup plus sur notre syndicalisme que sur ce qu'il y a de mal foutu dans leurs têtes.

La complicité, elle se joue dans un jeu de va-et-vient, de provocation, de renvoi de balle, où finalement on provoque le meilleur à sortir et à s'exprimer. En même temps, ça nous provoque à sortir de nos clichés anciens, à nous ouvrir à des dimensions nouvelles qui ont leur valeur.

Il serait dangereux que, provoqué par ça, on ne soit pas du tout à l'aise dans ce qu'on vit. Mais on se doit de retrouver les lieux de complicité possible, ce qu'il y a de plus profond en nous et ce qu'il y a de plus profond en eux.

Provocations et complicité au niveau de nos pratiques syndicales, mais aussi de nos pratiques ecclésiales, de nos pratiques de foi ».

La vie religieuse apostolique confrontée à l'incroyance et la pauvreté

Clément Pichaud *

Cet article ne prétend pas « faire le tour » de la Vie religieuse apostolique. Il resterait beaucoup à dire, par exemple sur le contenu et la signification de nos vœux de **célibat** et **d'obéissance** (1), plus encore, peut-être, sur la **dimension spirituelle** de notre vie, sur les formes et les exigences d'une véritable prière apostolique (2) ; et sur les nouveaux problèmes et les nouvelles chances de notre appartenance communautaire (3).

Il serait particulièrement important de s'arrêter sur la **dimension communautaire** car elle est à la fois essentielle et problématique, pour nous et pour ceux qui nous entourent. En effet, ceux et celles avec qui nous travaillons (y compris en pastorale) nous perçoivent d'abord comme individus : ce n'est que peu à peu, et à certaines conditions, qu'ils découvrent notre communauté, et celle-ci ne leur dévoile que lentement ses particularités et ses richesses. Nombre de responsables d'Eglise sont prêts à nous « utiliser » individuellement, au mieux à prendre en compte tel engagement personnel, mais ils ont souvent de la peine à voir que la fraternité peut être pour nous primordiale et qu'elle a une signification et un rôle missionnaire par elle-même. Il est vrai que, dans une société éclatée qui promeut des valeurs individuelles, tout homme et notamment le croyant, le religieux, est appelé à redécouvrir la signification et la portée d'une existence communautaire.

Dans les pages qui suivent, l'attention se porte sur deux aspects qui concernent la vie religieuse apostolique aujourd'hui, l'incroyance et la pauvreté.

* missionnaire de la plaine et de Sainte Thérèse, membre de l'Association.

(1) Cf. par ex. : les doc. de Fedear, Religieuses en classe ouvrière, Frères en Monde Ouvrier ; n° 275 (janv. - fév. 80) de « Religieuses dans les professions de santé ».

(2) Cf. par ex. : M. Rondet, LAC n° 87 : « Une autre prière » J. Sommet, LAC n° 105 « Chemins pour expérience, de Dieu », V. Cosmao, LAC n° 108 : « Dieu dans le combat pour la justice ».

(3) Cf. par ex. : tout le n° 428 (mai 81) de « Eglise aujourd'hui en monde rural » ; « Masses Ouvrières » nov. 83 ; la 33^e assemblée des Supérieurs Majeurs (1984) sur « la visibilité de la vie religieuse ».

Il ne s'agit pas ici d'une étude théologique sur la V.R.A. (1), même si on y fait appel à la théologie, tout comme les théologiens font appel à d'autres disciplines. Engagé en V.R.A. depuis plus de 25 ans, j'essaie de la réfléchir en même temps que de la vivre. Les réflexions qui suivent ont été élaborées pour et avec divers groupes de religieuses et religieux de vie apostolique, particulièrement affrontés aux défis du monde actuel : groupes de « salariés en entreprises » de deux instituts féminins, et surtout diverses rencontres de religieux (hommes et femmes) liés au courant « Mission de France » dans le cadre des « équipes associées ». Dans leur état actuel, les réflexions proposées ici ont pour seule ambition d'être un instrument de travail pour des religieux, et un moyen d'éveil pour des gens qui ne le sont pas (2).

Il est communément admis que la V.R.A. est méconnue dans sa **spécificité** (cf., entre autres, les évêques à Lourdes). Pour beaucoup d'entre nous, c'est une souffrance, et en même temps un aiguillon qui nous pousse

à améliorer autant notre réflexion que notre vie.

La V.R.A. dans ces pages est située surtout par rapport à la **pauvreté**. Sans doute en raison de la conjoncture, où sont nombreuses les pauvretés souvent abusivement appelées « nouvelles pauvretés ». Mais surtout parce que la plupart des congrégations actives ont été fondées pour secourir les pauvres d'alors...

Enfin, la V.R.A. est ici envisagée dans son rapport à **d'incroyance** (mot très insatisfaisant, mais qu'on arrive mal à remplacer). Parce que nous avons à vivre notre V.R. au cœur d'un monde dont l'Eglise est loin et qui souvent peine à découvrir Jésus-Christ (pour beaucoup d'entre nous, le compagnonnage avec la M.D.F. est capital pour cette perception et cette détermination). Mais aussi parce que, à l'origine de nos congrégations, cette incroyance-là était inexistante, ou du moins absente des perspectives !

Religieux apostoliques

Religieux, nous ne sommes pas des super-chrétiens. Nous sommes simplement des

(1) V.R.A. = Vie Religieuse Apostolique.

(2) La présente « mouture » a bénéficié des remarques et apports de plusieurs dizaines de religieux, d'un supérieur général, d'un vicaire épiscopal et d'un évêque.

chrétiens qui s'efforcent d'être chrétiens vraiment, pleinement. Notre particularité, dans le peuple des chrétiens, est d'avoir choisi un état de vie où tout (normalement) est prévu et organisé pour nous stimuler et nous soutenir dans cette voie.

Religieux **apostoliques**, nous ne sommes pas une variété bâtarde des moines ou moniales. C'est pourquoi, il est souvent préférable de ne pas parler de « la vie religieuse », comme s'il n'y en avait qu'une forme. Certes, pour nous comme pour tout chrétien, les moines et moniales sont des signes qui nous rappellent quelque chose d'essentiel et nous interpellent. Mais notre forme de sainteté à nous consiste à essayer de rencontrer le Christ et à témoigner de lui dans la vie de tous les jours. Par exemple, ce n'est pas tout à fait la même chose de « prier pour le monde » d'après ce qu'on en sait par les journaux ou la radio (comme peuvent le faire des moines)... et de présenter au Seigneur tout ce qui se vit dans notre milieu de travail ou notre cage d'escalier... Même ceux d'entre nous qui sont malades ou retraités (e)s ne deviennent pas plus ou moins des moines, à cause des liens vitaux qu'ils ont avec leurs frères ou sœurs en activité. « Etant à la retraite, dit une religieuse, j'ai une prière plus longue, Mais, pour moi aussi, la prière est très liée à la vie. D'abord, dans ma prière, chaque sœur de ma communauté est présente, et toutes sont actives. Et aussi tous les mal-croyants au milieu de qui nous sommes, avec toutes les valeurs qu'ils vivent. Et puis, je rencontre des gens, par exemple en faisant les courses : j'en rapporte une moisson de joies, de désespérances et d'espoirs. Tout cela nourrit ma prière... »

Un peu d'histoire

Le P. Dortel-Claudot (3) souligne que la vie religieuse apostolique **féminine** est née non pas à l'ombre des cloîtres, ni dans les déserts de l'érémisme, mais bien au cœur des hôpitaux du Moyen Age, à partir de 1200 environ. Dans ces hôpitaux où la vie était dure, les malades étaient soignés par des chrétiennes énergiques et généreuses. Et voilà que, dans tel ou tel hôpital, un petit groupe de ces chrétiennes se dit : « tout en restant ici et en continuant le même travail, nous allons nous mettre ensemble dans une situation de fraternité qui, à la fois, nous obligera et nous aidera à vivre notre service d'une autre manière. Plus précisément : dans notre fraternité, tout va être fait pour que toute notre vie consiste à aimer toujours d'un même amour le Christ et le pauvre ! »

Et le Père D. Chenu situe ainsi les origines de la V.R.A. **masculine** (I.C.I. n° 534, p. 40) : « Lorsque St François et St Dominique fondèrent dans la même conjoncture de l'Eglise, leur ordre respectif et assez différent, ils ne l'établirent pas au titre de « religion » mais, malgré leur vénération pour la vie monastique, au titre de l'Evangile en renouveau. « Pas de règle », répond Fran-

(3) Session nationale des Vicaires Episcopaux pour les instituts religieux (nov.-déc. 83) « Vie religieuse et perspectives missionnaires ».

çois au Pape Innocent III qui le pressait : « l'Évangile pur ! » De sorte que, loin de se retirer du monde dans un monastère, ils créèrent des communautés dans le monde des villes nouvelles. Ce fut une surprise générale dans l'Église. Les autorités les tinrent longtemps en suspicion, le clergé traditionnel contesta leurs droits et leurs actions ; les non chrétiens furent déconcertés : des religieux dans le monde, habitant des villes, parcourant des marchés, fréquentant les corporations de métiers, bien plus, soutenant habituellement les émancipations, parfois violentes, de la domination féodale. Le grand historien de ce temps, leur contemporain, Mathieu Paris (+ 1265) les décrit dans cette formule admirable, qui deviendra alors courante : « Le monde leur tient lieu de cellule, et l'océan de cloître ! »

Mais, par la suite, beaucoup de fondateurs écrivirent les constitutions de leur congrégation en s'inspirant souvent étroitement des règles monastiques. Ainsi formés à vivre un peu comme des moines ou des moniales, nombre d'entre nous peinent à mener une vie religieuse véritablement apostolique.

Evolutions récentes

Depuis longtemps, s'était établi un modèle de vie religieuse bien adapté au monde traditionnel : des sœurs, des frères, des

prêtres vivant à l'intérieur d'une institution (école, hôpital...) et mettant en commun toutes leurs énergies pour assurer la bonne marche de ce service, sans compter leurs heures et quitte à y user leur santé. Chaque personne, alors, était perçue comme totalement immergée dans sa communauté, et celle-ci était identifiée à l'institution qu'elle dirigeait.

Depuis 15 à 20 ans, nombre de religieuses et de religieux ont **changé de situation**. S'ils sont restés enseignants ou soignants, c'est souvent dans un établissement dont ils ne sont plus responsables. D'autres ont **changé de profession** : travailleuses familiales, aides-ménagères, ouvrier(e)s, employé(e)s... Les uns et les autres ont ainsi vu se modifier profondément leurs relations à leurs collègues de travail et ont rencontré les **organisations ouvrières**. Même ceux et celles qui ont pris des responsabilités en catéchèse, en pastorale, dans les mouvements, s'y sont souvent situés en professionnels. Une entrée aussi massive et rapide dans la vie professionnelle, le salariat et la lutte ouvrière, ne peut que modifier la façon dont ils voient et vivent leur vie religieuse (4).

(4) Cf. Claude Marechal : « Fidèles à l'évangile », Centurion, 1980 ; M.A. Santaner : « Aux approches d'Assise », Ed. Ouvrières, 1976, 1^{re} partie ; J.M. Richard dans « Église aujourd'hui en rural » n° 428, mai 81, p. 312-315.

Pour les **prêtres religieux**, le sacerdoce introduit encore de nouvelles données. Il semble souvent bien difficile pour eux d'ajuster sacerdoce et vie religieuse sans que l'un des deux éléments vienne masquer ou même annihiler l'autre. Un supérieur reconnaît que c'est cette situation qu'il a le plus de mal à tirer au clair.

Tout cela explique pourquoi est si général et si vive aujourd'hui l'interrogation sur le « service apostolique » (des personnes et des communautés) et sur la « vie religieuse apostolique » comme telle.

Dès avant l'aggiornamento conciliaire, nombre de religieuses se sont ouvertes aux dimensions apostoliques de leur vie religieuse grâce aux « unions » ex. U.R.E.P. devenue F.E.D.E.A.R.). Cela ne s'est pas fait sans difficultés ni tiraillements. Témoin ce que disait alors une enseignante à sa mère générale : « Vous faites de nous des cloîtrées dans le monde ! Comment voulez-vous que j'éduque les enfants comme il faut, si j'ignore le monde où ils vivent ? »

Un éclairage conciliaire

Un texte du Concile (Perfecta Caritatis n° 8), repris mot à mot dans le nouveau Code (675 § 1) parle ainsi des instituts apostoliques : « Dans ces instituts, l'action apostolique et bienfaisante appartient à la nature même de la vie religieuse, comme un saint

ministère et une œuvre spécifique de charité à eux confiés par l'Eglise pour être exercés en son nom » (5).

• L'expression « dans ces instituts » manifeste que le Concile les distingue ici très clairement des instituts de vie monastique.

• L'action apostolique et bienfaisante appartient à la nature même de la vie religieuse... alors que, trop souvent, on a situé la vie religieuse dans la relation à Dieu et particulièrement la prière, l'action n'en étant qu'une conséquence, voire une « déperdition ».

• « Comme un saint ministère » : « cela nous renvoie à ce que le Concile dit des prêtres, en particulier qu'ils doivent chercher leur sanctification dans et par l'exercice de leur ministère (6).

Ainsi, les activités qui emplissent nos journées ne sont ni « un à côté », ni même une « fin secondaire » de notre vie religieuse, comme cela fut dit trop souvent à partir d'une conception monastique de la vie religieuse. Ces activités appartiennent au contraire à « la nature même » de notre vie religieuse. C'est là — et non pas dans des

(5) Cf. « Vie religieuse et activités apostoliques », dans Vocation n° 245, janv. 1969, p. 108-121.

(6) Cf. P.O. n° 13 § 1, 14 § 1, 18 § 1 ; E. Marcus : « Les prêtres » Desclée, 1984. p. 39-41.

« exercices » surajoutés — qu'est le chemin premier de notre sanctification.

De même, c'est dans notre vie quotidienne — et non dans des responsabilités pastorales surajoutées — que nous accomplissons notre mission ecclésiale de religieux apostoliques dans le monde.

Suivre le Christ, et vivre en frères

La vie religieuse existe sans doute dans toutes les religions. Cela n'empêche pas la vie religieuse chrétienne d'avoir un visage à elle. Au contraire ! Comme le dit une religieuse : « Ce qui change tout, pour nous, c'est que notre Dieu n'est pas Boudda, mais un Dieu incarné, Dieu dans un homme ». Oui, notre Dieu, c'est le Dieu de Jésus Christ, entré dans notre monde et dans notre histoire. Et nous voyons notre vie religieuse moins peut-être comme « consécration à Dieu » que comme « suite du Christ », avec tout ce que cette expression indique de vital et d'incarné (7).

Si donc nous cherchons Dieu, nous religieux chrétiens, c'est avant tout au cœur de la vie des hommes, au plus profond de ceux

(7) Cf. L. Boff : « Témoins de Dieu au cœur du monde », Centurion, 1982, chap. 1 et 2.

avec qui nous sommes. Parce que, en Jésus Christ, Dieu s'est lié à tout homme. Et cela est lourd de conséquences particulièrement importantes pour nous, religieux apostoliques. Par exemple dans le sens de ce que Vincent de Paul disait à ses religieuses : « Quand vous quittez la prière pour aller à votre service, vous quittez Dieu pour aller à Dieu ».

Et si nous voulons témoigner du Dieu de Jésus Christ c'est avant tout par une façon fraternelle de traiter les hommes, en qui nous croyons Dieu présent. Nous devons prendre au sérieux l'avertissement de St Jean : « Si tu dis que tu aimes Dieu — que tu ne vois pas ! — alors que tu n'aimes pas ton frère — que tu vois ! — tu es un menteur ! » Et cette orientation extraordinaire de Clément d'Alexandrie : « Si tu as vu ton frère, tu as vu Dieu ! » C'est donc par notre amour fraternel que nous manifestons notre amour pour Dieu. La V.R.A. doit être inséparablement présence au monde et expérience de Dieu. Par la Bible, et surtout en Jésus, nous savons que le service du prochain n'est pas seulement une occasion de servir Dieu à travers les frères : il est, en lui-même, service de Dieu.

C'est pourquoi, dans toutes nos réflexions actuelles sur nos « projets apostoliques », comme dans toute l'organisation de notre vie religieuse, nous devons tenir à la fois et également les deux dimensions humaine et

évangélique : d'une part, tenir le plus grand compte des réalités humaines et des mutations de la société ; d'autre part et en même temps, prendre pour norme la Parole de Jésus, chercher l'union au Dieu de Jésus Christ au cœur de ces réalités et au milieu

des gens. L'enjeu, c'est que notre vie religieuse soit véritablement « chrétienne », comme l'exprime cette religieuse ouvrière : « Donner ma vie à Jésus Christ et donner ma vie aux gens avec qui je travaille, c'est là le sens de ma vie apostolique ».

Dans un monde marqué par la pauvreté

Si, en Jésus, tout homme est notre frère, cela est vrai surtout du pauvre : le pauvre est notre frère avant tout autre homme ! Du moins, étant notre frère le plus blessé, c'est lui qui doit être pour nous le frère le premier aimé et servi.

Les pauvres, visage de Jésus-Christ

Faut-il dire, avec certains : en Jésus, non seulement « Dieu s'est fait homme », mais Dieu s'est fait pauvre » ? Ou, avec d'autres, que Jésus était « un homme de classe moyenne » qui s'est lié délibérément et totalement aux pauvres, aux exclus, aux opprimés ? En tout cas, Jésus est incompréhensible en dehors de son double lien : avec le Père et avec les pauvres... (8)

Sur sa croix, Jésus est tellement solidaire des exclus qu'il devient l'un d'eux : condamné à mort ! Pauvreté radicale, qui le conduit jusqu'à se sentir abandonné de son Père.

Sa résurrection est sans doute acceptation de son amour par le Père, et affirmation que le mal est radicalement vaincu. Pourtant, dans sa résurrection elle-même, Jésus garde les stigmates de sa Passion. Comme pour montrer qu'en lui, Dieu reste éternellement vulnérable, et même blessé : même après Pâques, il est encore du côté de ceux qui reçoivent les coups. C'est la découverte qui bouleverse Paul : « Je suis Jésus que tu persécutes ! » Et c'est la découverte que nous avons tous à faire chaque jour, selon Matthieu 25 : les affamés, les malades, les prisonniers, les écrasés ou exploités de toutes sortes, c'est le visage innombrable, défiguré ou torturé, de Jésus au milieu de nous. Le Concile applique cela à l'Eglise

(8) En trois directions, voir par ex. les ouvrages de J.M.R. Tillard sur la vie religieuse ; Albert Nolan : « Jésus avant le christianisme », Ed. Ouvrières, 1979 ; Emile Granger : « Ils m'appellent le vieux », Ed. Cana.

entière : « Dans les pauvres et les souffrants, elle s'efforce de soulager leur misère, et en eux c'est le Christ qu'elle veut servir » (L.G. 8). Pour sa part, une religieuse témoigne : « Dans les visages marqués, fatigués, des gens de mon quartier, je vois le visage de Jésus Christ ». Ce sacrement permanent et innombrable ne tient jamais assez de place dans notre vie et notre action comme dans notre expérience spirituelle. Il ne faut pas idéaliser les pauvres : il n'est pas rare que tel ou telle nous déroutent au point de nous désespérer. C'est alors surtout que nous avons besoin de nous redire : « Malgré tout, il est fils de Dieu, elle est fille de Dieu ! Ils sont Jésus Christ aujourd'hui sur ma route ! » Cela ne nous donne pas de « solution », mais contribue à modeler notre regard et donc aussi notre comportement.

Analyser la pauvreté

A vrai dire, le mot « pauvreté » est bien insatisfaisant, parfois même odieux ; et surtout il risque de fausser les perspectives (tout comme, nous le verrons plus loin, le mot « incroyance »). En effet, le mot « pauvreté » fait trop souvent abstraction de toute analyse, et il induit trop facilement des formes de « charité » (?) qui parfois nous donnent la nausée ou nous révoltent. Par ailleurs, l'emploi trop fréquent du mot « pauvre » au singulier masque les dimensions collectives de la pauvreté (si massive au niveau mondial, et même chez nous) et em-

pêche trop souvent d'envisager les organisations et les actions collectives appropriées.

C'est pourquoi un des actes essentiels de notre fraternité avec les pauvres consiste à **analyser** les causes de cette pauvreté, pour les dénoncer et les combattre. Suivant les situations et les moments, mais surtout les groupes dont nous faisons partie ou dont nous sommes proches, suivant les instruments et les idéologies... Les analyses peuvent être plus ou moins diverses. D'où l'importance de confronter nos analyses. Mais la vérité de notre fraternité avec les pauvres est à ce prix des analyses risquées. Et les discours qui se contentent de parler des « pauvres » et de la « pauvreté », en évitant soigneusement toute analyse, n'échappent pas pour autant à une idéologie : celle qui préfère soigner les conséquences, plutôt que de s'attaquer aux causes, ou pour éviter d'avoir à le faire.

Pour nous, au contraire, nous pensons qu'il ne faut pas séparer les deux. Si nous sommes plus dans le domaine caritatif des « secours », nous devons avoir grand souci de chercher et combattre les causes (souvent lointaines) de telle ou telle situation de détresse. Si nous sommes engagés personnellement et collectivement dans une lutte à long terme contre **les causes** de pauvreté, nous n'avons pas à oublier et mépriser des secours qui peuvent être absolument urgents. N'est-il pas trop fréquent, dans les

instituts, de regarder systématiquement d'un bon œil les professions sanitaires et sociales, et d'un œil plus soupçonneux les engagements syndicaux de ceux et celles qui sont simplement ouvrier(e)s en usine ? De même, la « découverte » récente des « nouveaux » pauvres ne suscite-t-elle pas un engouement étrange pour les actions purement caritatives (trop souvent limitées à pallier les conséquences de la pauvreté), au détriment des engagements de type syndical ou politique (qui s'efforcent d'agir au niveau des causes) ? Pourtant, quand l'un de nous, délégué syndical qui ne fait que défendre ses camarades d'atelier, entend un patron lui dire avec mépris « Mais vous n'êtes qu'un smicard », cette attaque même n'est-elle pas la reconnaissance (en creux) de sa fraternité avec les ouvriers les plus exploités ? Et que dire de ceux et celles d'entre nous qui se retrouvent chômeurs avec les chômeurs, ou qui vivent avec les exclus des cités de transit, ou qui se sont faits librement compagnons d'Emmaüs... ?

En risquant notre analyse des causes de la pauvreté, nous trouverons des mots (et des réalités) comme **précarité** et **insécurité** qui nous orientent vers les domaines technique, économique, social. Nous trouverons aussi des mots qui peuvent faire peur à certains, par exemple **exclusion** ou **exploitation**, qui indiquent des causes d'ordre socio-politique. Et nous sommes alors bien obligés de nous demander : « exclus »... de quoi ?

« exploités »... par qui ? Questions qui peuvent nous entraîner loin. Par ailleurs, nombre d'entre nous sont particulièrement sensibles à la pauvreté-solitude, et cet aspect relationnel ne doit certes pas être négligé ! Enfin, à travers tout cela, nous n'oublions pas une cause profonde : le **péché...** que nous avouons en nous-mêmes comme nous le dénonçons ailleurs.

Pour la combattre

S'il nous paraît si important, au nom même de l'évangile, et de Jésus identifié aux pauvres, de discerner les causes de la pauvreté, c'est pour mieux les combattre. Car la paupérisation fonctionne comme une espèce d'**engrenage**. Par exemple, analysant les situations de personnes, de couples ou de familles, nous avons cru discerner l'engrenage suivant : la modernisation (ou au contraire l'absence de modernisation) entraîne le chômage, qui à son tour entraîne une dé-structuration personnelle et sociale, laquelle peut prendre les formes suivantes : alcool, drogue, suicide. Alors tout en soignant le mal au niveau où il apparaît (pour l'un l'alcool, pour l'autre la drogue...) nous nous attachons à ne pas en rester là car ce sont plus des conséquences que des causes. Nous nous efforçons, par d'autres moyens, de **lutter contre les causes profondes ou lointaines**. Par exemple en luttant contre le chômage. Mais d'abord, dans les entreprises, en cherchant les moyens de

sauver les emplois et même d'en créer d'autres. Car, en définitive, s'il y a des pauvres dans le monde d'aujourd'hui, et de plus en plus, c'est que notre société fonctionne comme une machine à fabriquer des pauvres. Elle ne vit et se développe (si l'on peut dire !) qu'en pressurant sans cesse davantage les plus démunis et plus faibles. Cela crève les yeux au niveau mondial : en 1984, le Tiers-Monde a reçu 85 milliards de dollars de crédits... et a dû déboursier 92 milliards de remboursements ! Mais chez nous aussi nous voyons fonctionner la même « logique » absurde : alors que des travailleurs de plus en plus nombreux sont condamnés à cette sorte de néant qu'est le chômage, les autres voient leurs cadences s'accroître ou le travail précaire devenir systématique. Comment ne pas voir — et dire — que ces excès opposés viennent d'une même cause ?

Les formes ou dimensions de notre pauvreté religieuse

Dans ce monde ainsi marqué par la pauvreté subie, comment devons-nous vivre la pauvreté que nous avons vouée, pour qu'elle témoigne vraiment du Dieu de Jésus Christ ? (9).

Ce ne peut pas être la pauvreté - MISE-

(9) Cf. en particulier L. Boff : « Témoins de Dieu au cœur du monde », Centurion 1982, chap. 4 : « La pauvreté : engagement et solidarité ».

RE : celle-ci est inhumaine, elle est fruit de l'oppression, qui est elle-même une forme essentielle du péché. Nous ne pouvons que la rejeter et la combattre, pour nous comme pour les autres.

Humilité

Par contre, nous avons sûrement à vivre la pauvreté - HUMILITE, qui consiste à reconnaître, en actes, que Dieu seul est absolu : rien ni personne ne peut tenir sa place en nos vies (ce serait de l'idôlatrye !). Nos analyses, nos idées, nos actions sont relatives, souvent même ambiguës, et de plus marquées par le péché.

Concrètement, notre pauvreté - humilité passe donc par la **relativisation** mutuelle de nos analyses et de nos organisations, et cette **relativisation** se réalise dans diverses formes de rencontres et de **confrontations**. Notre pauvreté « religieuse » doit être particulièrement vigilante sur ce point, car le « **prophétisme** » a toujours lutté **contre l'idôlatrye** qui consiste à prendre pour absolu quelque chose ou quelqu'un et non pas Dieu. Cette relativisation ne nous empêche pas d'avoir nos convictions et nos engagements, elle les situe au contraire à leur juste place.

Partage

Notre pauvreté prend aussi la forme du

PARTAGE. Un partage intégral **dans notre communauté**, un peu à l'image du Dieu de Jésus Christ : « Tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi ». Car notre Dieu est reconnu comme Dieu, comme Père, à travers une fraternité vécue, en particulier par un partage réellement fraternel des biens (10). De ce point de vue, nos communautés doivent tendre à être des réalisations prophétiques du **monde nouveau** inauguré par Jésus Christ. Autour de nous, il y a des gens qui perçoivent ce partage de nos biens et revenus, et qui ne se trompent pas sur ce que cela exige de nous et ce que cela signifie pour nous... Ce qui n'empêche certes pas qu'il nous reste beaucoup à faire !

Solidarité

Mais ce partage entre nous ne saurait suffire. Surtout à l'heure actuelle, notre projet apostolique doit faire une grande place à la **pauvreté-SOLIDARITE avec les pauvres**. Non par tactique ni ostentation, mais pour tenter d'être fidèles à la fois à l'évangile et à notre temps. C'est là qu'il faut situer toutes nos solidarités dans le **travail**, avec tout ce qui y est lié, en premier lieu l'action syndicale. Et toutes nos solidarités

(10) Cf. V. Cosmao, LAC n° 108 : « Dieu dans le combat pour la justice ».

liées à **l'habitat** : ouvertures multiples au voisinage, participation à des associations de locataires ou comités de quartiers, engagements dans la vie associative ou communale, etc. Et encore tout ce que nous inventons comme nouvelles formes de solidarité au moment de la **retraite**. Et aussi des solidarités plus exceptionnelles, comme le geste de cet institut « avançant » une somme importante à une SCOP où travaille l'un de ses membres, une SCOP où des dizaines d'ouvrières s'acharnent à assurer l'emploi malgré d'énormes difficultés. Ou comme cette communauté locale qui prend en charge une jeune fille dont les parents sont incapables de faire face : ce qui veut dire l'habiller, lui trouver une formation, aller aux réunions de parents, l'accueillir aux vacances, etc.

En ce qui concerne cette pauvreté-solidarité, il semble qu'un peu partout nous soyons de plus en plus sensibles à deux points. D'abord, la **dimension Tiers Monde**, ou plutôt le fait que notre pauvreté doit trouver les moyens de tenir compte des dimensions mondiales du fossé entre ceux qui deviennent de plus en plus riches et ceux qui deviennent de plus en plus pauvres. D'autre part, **nous refusons la richesse collective** des communautés et des instituts, comme en témoigne ce texte officiel des Jésuites : « La solidarité avec les hommes qui mènent une vie difficile et sont collectivement opprimés ne peut être le fait de quelques jésuites seulement. Elle doit marquer la vie

de tous, tant sur le plan personnel que sur le plan communautaire et même institutionnel. Des conversions seront nécessaires... afin que la pauvreté que nous avons vouée nous identifie au Christ pauvre, qui s'est lui-même identifié aux plus démunis ».

Libération

Sans oublier que cette pauvreté-solidarité doit se compléter d'une pauvreté-LUTTE ou LIBERATION. Paradoxe vital : notre pauvreté religieuse doit consister largement à lutter contre la pauvreté-misère et exploitation. Notre pauvreté à nous doit donc être à la fois **une solidarité** fraternelle avec l'écrasé, **et une protestation active** contre la situation indûe qui lui est faite. Au nom et à la suite de Jésus, nous sommes solidaires des pauvres pour lutter avec eux contre la pauvreté. Et cela, non pas dans le but que les pauvres prennent enfin la place des riches (certains peuvent s'égarer en ce sens). Mais bien en travaillant à instaurer de **nouvelles relations** d'avoir et de pouvoir. Et en vivant cette lutte comme notre collaboration humaine à la venue du Royaume de Dieu qui sera la fraternité enfin parfaite parce que « Dieu sera tout de tous »...

Malgré les différences de situation, nous avons sans doute quelque chose à recevoir de ce message de H. Camara aux religieux latino-américains : « Quel privilège, de pouvoir tout à coup, par le dessein de Dieu,

vivre en plénitude le vœu de pauvreté que nous ne savions même pas comment vivre : une pauvreté qui se traduit par la perte d'un statut, d'un prestige, d'une force et, par conséquent, par une perte d'argent et l'expulsion pratique des milieux riches ! Le Seigneur nous appelle à vivre, dans le Christ, une fraternité plus large et plus profonde que la simple compréhension fraternelle entre membres de la même famille religieuse... La fraternité qui plaît davantage au Christ, c'est d'être les **frères des pauvres** qui, dans les villes tentaculaires, sont rejetés vers des zones de plus en plus éloignées, qui sont expulsés du milieu rural pour permettre l'implantation de projets modernes agro-industriels... Heureuse famille religieuse dont les membres, vivant au milieu des pauvres, partagent leur sort et sont expulsés comme eux sans privilèges !... Ne nous faisons pas d'illusions ; nous perdrons notre prestige, les gouvernements et les puissants nous regarderont comme des dévotionnistes de l'évangile, des agitateurs, des hommes subversifs, des communistes ; les puissants nous abandonneront, nous combattront !... Le Christ nous en a déjà avertis... » (11).

Pauvreté religieuse

On peut penser que tout (ou presque) ce

(11) H Camara au Congrès des Religieux latino-américains, Lima, août-sept. 1975.

qui vient d'être dit sur la pauvreté vaut pour tout chrétien. C'est bien normal : nous cherchons seulement à être le plus possible chrétiens. Et, encore une fois, notre seule particularité est d'avoir choisi un état de vie où tout (normalement) est prévu et organisé pour nous stimuler et nous soutenir en ce sens. Mais cela nous appelle évidemment à **« une vérification constante dans les choix de vie, dans l'usage des biens, dans le style des rapports »** (12). Chaque religieux et chaque communauté ont à se demander constamment : « Où en sommes-nous par rapport à telle forme de pauvreté ? Utilisons-nous les meilleurs moyens de la vivre ? Eventuellement, qu'avons-nous à changer ? » Ou, pour reprendre des questions formulées au terme de la 33^e assemblée des Supérieurs (1984) : **« Avec qui sommes-nous en relation ? Quelles sont nos références privilégiées ? De qui sommes-nous solidaires,**

dans nos jugements, nos choix personnels, collectifs, sociaux, politiques ? Comment recevons-nous, dans nos communautés, le témoignage prophétique de ceux qui sont allés plus loin dans la vie avec les pauvres ?... »

Il est certain qu'avec tous les bouleversements actuels de notre société, nous avons beaucoup à faire, personnellement et collectivement, pour y vivre la pauvreté comme il convient. Mais ne nous laissons pas décourager par la tâche à réaliser : déjà bien des choses sont vécues et perçues. Par exemple, dans un groupe d'aide-ménagères, seule une religieuse accepte d'aller chez Alcide, un vieil homme seul et dégoûtant, et toute sa communauté s'engage avec elle, si bien qu'on leur dit : « Il n'y a que des femmes comme vous pour faire des choses comme ça ! »

Dans un monde marqué par l'incroyance

Comme la pauvreté, l'incroyance aujourd'hui est un défi pour toute l'Eglise. Mais nous sommes beaucoup moins habitués à réfléchir notre V.R.A. par rapport à l'incroyance que par rapport à la pauvreté.

Tout d'abord, beaucoup de nos congrégations ont été **fondées pour les pauvres et non pas pour les incroyants. Aussi, dans leur actuel « retour aux sources »**, les congrégations sont très menacées d'oublier l'incroyance, ou de ne pas savoir la situer. Nous avons besoin d'entendre tout ce qu'une fondatrice disait à ses religieuses : « Si, dans 50 ans, vous dites « Notre mère

(12) Doc. de la Congrégation des Religieux : « Religieux et promotion humaine », 1980, n° 3.

faisait comme ça », je me lèverai de mon tombeau pour dire : « Autrefois, on faisait ainsi, et maintenant c'est différent ! C'est un monde entièrement nouveau qu'il s'agit de construire ! » Ainsi la fidélité à notre fondateur ne peut-elle passer que par **l'invention** de ce que nous avons à vivre aujourd'hui, afin de répondre aux défis de notre temps dans l'esprit avec lequel il répondit aux défis du sien.

Ce problème se transforme, et parfois se redouble, lorsque des instituts et des religieux, voulant prendre en compte l'incroyance, tentent de la ré-introduire dans leur projet sous le couvert de la pauvreté. Par exemple, en disant : **l'incroyance n'est-elle pas un manque, une pauvreté** ou même la pire des détresses ? Cela part sans doute d'une bonne intention, mais on risque fort de (re) tomber dans une conception très négative et paternaliste de l'incroyance. « Négativiste » parce que parler ainsi d'incroyant c'est définir quelqu'un par ce qui lui manque (par rapport à nous), comme s'il n'était que ce manque. « Paternaliste » dans la mesure où nous chercherions à lui apporter notre foi sans rien attendre de lui. Car il vit sans doute des choses très valables, peut-être même une véritable foi. Par exemple, un vieil homme meurt en disant : « J'ai eu des enfants, je leur ai laissé des biens et une éducation pour faire face ». Il est paisible et comblé : pour lui, cela suffit à donner un sens à sa vie. Même en admettant qu'il puisse y avoir un « plus »,

comment ne pas voir que c'est déjà beaucoup, et peut-être assez ?

Il y a pourtant des instituts, plutôt récents, qui ont été fondés pour être une réponse au défi de l'incroyance. Ceux-là ont à ré-évaluer la situation (qui a dû changer depuis leur fondation) pour ré-ajuster leur témoignage. Et il faut bien dire que cela n'est pas facile actuellement, dans une Eglise où certains ont tendance à se replier frileusement et d'autres à revenir à une « visibilité » qui n'a pas oublié le triomphalisme...

Le témoignage d'une vie partagée

Ce qui est premier, pour nous, c'est la **vie partagée** avec les hommes, surtout avec les plus écrasés (cf 2^e partie) ; cela donne une saveur et un impact particuliers à nos rapports avec l'incroyance.

D'abord, justement, parce qu'ainsi nous ne rencontrons pas « l'incroyance », mais **des hommes et des femmes** qu'on peut peut-être dire incroyants mais qui sont surtout tellement autre chose : hommes et femmes en chair et en os, tout comme nous ; hommes et femmes qui ont certes des manques et qui peuvent en souffrir (tout comme nous) surtout si ce manque va jusqu'à l'absence d'un sens à leur vie (et à leur mort) ; hommes et femmes qui n'ont peut-être pas notre foi, mais dont beaucoup ont une foi

très réelle, qu'ils soient d'une autre religion ou non : plutôt qu' « incroyants », nombre d'entre eux nous apparaissent comme des « autrement croyants ». Il arrive que, en pleine action, un compagnon de lutte nous dise : « Toi comme moi, c'est plus fort que nous : il y a quelque chose qui nous pousse ! » Alors, ce qui nous sépare paraît bien moindre que ce qui nous rapproche.

Ensuite, ces frères (autrement croyants ou marqués par l'absurdité de la vie), nous n'avons pas à chercher à les « rencontrer » d'une façon plus ou moins artificielle pour avoir avec eux un « dialogue ». Nous vivons **avec** eux, nous souffrons **avec** eux, nous luttons **avec** eux et parfois contre eux, nous partageons **avec** eux, et parfois nous butons sur des impasses qui nous font mal...

Une telle situation va commander la forme de notre témoignage de religieux apostoliques. Si les moines, par exemple, témoignent de Dieu par l'étrangeté de leur vie et la place qu'ils donnent à la prière..., nous, pour notre part, nous espérons mener, au milieu d'eux, une vie qui puisse leur faire entrevoir quelque chose de Dieu comme amour libérateur. Jérémie disait déjà que pratiquer la justice et défendre le pauvre, c'est cela « connaître Dieu » (22,13-16). L'épître de Jacques dit la même chose. Et surtout Jésus, quand il rappelle que les deux amours n'en font qu'un. Tout cela culminant dans les trois mots de Jean qui résument tout : « Dieu est Amour ». Nous

croyons, de toute notre foi, que, si certains découvrent dans nos vies quelque chose de l'Amour véritable, ils découvrent bel et bien quelque chose du Dieu de Jésus-Christ, même s'ils ne le savent pas.

Le signe de la pauvreté-solidarité

C'est avec tout cela derrière la tête qu'il faut entendre cette réflexion d'une religieuse, simple travailleuse familiale dans les familles pauvres de sa petite ville : « Nous n'avons pas été fondées pour annoncer la Bonne Nouvelle, mais pour soigner les malades, et nous préoccuper des enfants ignorants ou abandonnés ». Elle veut dire que pour elle et ses sœurs, c'est par les soins aux malades et **par la solidarité avec les pauvres** que passe, le plus quotidiennement, **l'annonce de la Bonne Nouvelle** : non en mots, mais en actes. Ce qui rejoint la réponse de Jésus aux envoyés de Jean-Baptiste : « Allez dire à Jean ce que vous voyez et entendez : les boiteux marchent... les malades sont guéris ». Et Jésus ajoute : « La Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres ». Ce qu'il faut bien comprendre ! Non pas : « Les boiteux marchent... les malades sont guéris... et par ailleurs la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres ». Mais bien : « Les boiteux marchent... les malades sont guéris... et ainsi, à travers tous ces gestes, ces comportements nou-

veaux, la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres ! »

Du coup, voilà que notre façon de nous situer par rapport à l'incroyance (et au témoignage évangélique) nous ramène à nos engagements dans la pauvreté (cf 2^e partie). Mais à une autre profondeur et dans un tout autre sens que ce qui était évoqué au début de cette 3^e partie. Notre souci premier, c'est la solidarité avec les pauvres. Et nous ne voulons pas les aimer pour les convertir. Loin de faire du prosélytisme, nous cherchons simplement à nous engager aux côtés de telle personne ou de tel groupe, comme Moïse libérant son frère battu, puis son peuple asservi. Ce qui n'empêche pas l'espoir, en nous, que cette **fraternité désintéressée** puisse conduire certains à découvrir que, si nous faisons cela, ce n'est pas étranger à notre foi au Dieu de Jésus Christ, ou du moins en un Dieu qui est amour libérateur. Comme cet homme disant au croyant qui lui donnait la main : « Pour moi s'il existe, **Dieu c'est ce que tu fais !** » Notre espoir n'est-il pas que certains puissent dire cela à propos de chacun de nous et de nos engagements ?

Sur un registre **collectif**, il faut revenir sans cesse à cet éclairage fondamental donné par le Synode de 1971 : « **Le combat pour la justice** et la participation à la transformation du monde nous apparaissent pleinement comme une **dimension constitutive de la prédication de l'Evangile** qui est la mission de l'Eglise pour la rédemption de

toute l'humanité et sa libération de toute situation oppressive ». Nous n'oublions pas l'importance de la Parole accueillie et méditée, de la prière et de l'Eucharistie. Mais pour nous religieux apostoliques, comme pour tout chrétien, ce texte rappelle que c'est dans notre façon même de construire un monde juste et fraternel, que nous manifestons quelque chose de l'amour du Père. Certes, encore une foi, notre engagement pour la libération des pauvres est désintéressé. Cela ne nous empêche pas de croire — et d'espérer — que certains peuvent, par là, entrevoir qu'ils ont **raison de rejeter un Dieu** qui a été trop souvent annexé et utilisé par les groupes et les forces qui les ont conduits à leur situation actuelle. A partir de là, ne peuvent-ils pas plus facilement découvrir ce qu'est positivement le Dieu de Jésus Christ ?

Vivre "l'Eglise à l'endroit"

Tout ce qui précède conduit à souligner le caractère résolument missionnaire de notre V.R.A.

Certes, il n'est pas anormal qu'un certain nombre de religieuses et religieux se consacrent à des **tâches d'ordre pastoral**. Mais nous craignons que, trop souvent, soient confondus les mots « apostolique » et « pastoral », et surtout que des religieuses soient « récupérées » pour suppléer à l'absence de prêtres. Sans refuser absolument

ce genre de services, nous insistons sur le fait que ce n'est pas du tout notre vocation d'être des « curés bis ». Le P. Rondet note que **c'est dans le service pastoral que notre vie religieuse a le plus de mal** à se situer et à faire reconnaître son originalité, y compris pour les religieux prêtres (13). Sur ce point, les diocèses nous poussent trop souvent dans un sens qui n'est pas conforme à notre vocation. Par exemple, qu'un institut retire d'un diocèse une religieuse qui assurait une formation pastorale, le diocèse s'alarme. Mais que parte une religieuse ouvrière, qui en prend conscience ? Que fait-on pour pallier à ce manque ? Et si ce manque n'est ni ressenti ni combattu, n'est-ce pas une singulière carence missionnaire de la part du diocèse ?

Il peut se justifier que certain(e)s d'entre nous travaillent dans des **institutions** congréganistes (scolaires, sanitaires...). Mais, plus que jamais peut-être, nous interrogeons les institutions sur leur ouverture missionnaire. Et surtout nombre d'entre nous travaillent hors de telles institutions, dans un statut de salarié(e)s, et vivent dans de petites fraternités souvent au cœur d'un HLM ou d'un lotissement rural. Nous pensons que notre place primordiale, et comme naturelle, est ainsi là où l'Eglise n'est pas.

(13) Voir sa réflexion sur les Jésuites, religieux prêtres : « Un ministère de prêtre pour l'Eglise à venir » LAC n° 87 p. 30-38.

Une religieuse, qui a toujours été ouvrière d'usine, fut scandalisée, un jour où l'évêque visitait la paroisse, d'entendre l'insistance du curé à remercier les gens d'être venus nombreux « entourer Monseigneur » et l'entourer « jusqu'au bout ». L'évêque n'avait peut-être pas demandé cela. Mais cette religieuse a raison d'interroger : les chrétiens sont-ils donc faits pour entourer l'évêque ? Et les évêques sont-ils faits pour être ainsi entourés ? Mais c'est l'Eglise à l'envers, ça ! » Pour notre part, en effet, nous nous efforçons de « vivre l'Eglise à l'endroit ». C'est à dire de **nous situer le plus possible au cœur du monde**, là où l'Eglise est largement absente, dans cette masse humaine qu'un mur continue de séparer de l'Eglise.

Plongée - Décapage - Renouveau

Le témoignage de vie dont il vient d'être question ne suffit pourtant pas pour exprimer notre existence et notre rôle au cœur du monde. Il arrive en effet que nous soyons sommés de parler. Il est possible d'ailleurs que peu de mots suffisent : ils ont un impact qui nous étonne nous-mêmes parce qu'ils sont riches de toute une vie partagée. Mais les mots ne sont pas toujours faciles à trouver, loin de là ! Surtout, notre **plongée** dans un monde d'où la foi chrétienne est largement absente provoque, en nous-mêmes d'abord, un « choc en retour » qui peut être très stimulant, mais qui est souvent d'abord très décapant.

Beaucoup d'entre nous ont quitté l'univers très religieux d'une institution bien protégée et se sont trouvés plongés dans un milieu (de travail et/ou de vie) qui leur apparaît comme un véritable « désert » spirituel. Il se peut aussi que nous soyons entrés dans un milieu ou une organisation en les pensant étrangers ou même hostiles aux valeurs évangéliques, et nous découvrons que ce n'est peut-être pas si vrai. Alors, il arrive que nous nous **interrogiions** nous-mêmes : « Si des militants sans référence à l'Évangile sont si extraordinaires, à quoi sert donc l'Évangile ? » Nos compagnons de route aussi nous interrogent : « Crois-tu que ton Jésus Christ a quelque chose à voir avec telle situation, telle action ? » D'autres fois, les questions viennent de membres de notre institut (et ce ne sont pas toujours les plus compréhensives !).

Cela provoque un véritable « décapage » de notre foi. Si nous le dépassons, ce n'est pas en revenant à la foi tranquille d'avant, mais bien en passant laborieusement à une **façon nouvelle de vivre et dire notre foi**. Cela peut s'exprimer négativement : « Il y a des mots que je ne peux plus dire, des prières que je ne peux plus faire, des choses que je ne peux plus penser, des comportements que je refuse chez moi et chez les autres ». Mais cela peut aussi — et

(14) Cf. par ex. « Nouveaux itinéraires en rural » de la Fedear, surtout p. 21-23 et 29-33 ; Rencontre Nationale des Frères en Monde Ouvrier, mai 82, 6^e partie ;

c'est sans doute de plus en plus vrai (14) — s'exprimer aussi de façon **positive** : « J'ai fait le passage d'une foi individuelle à une foi de dimension plus universelle, la dimension du peuple... Par mon travail et mon action, j'ai pris conscience de la lenteur des évolutions et de la nécessité de durer, persévérer : je comprends un peu mieux l'image du Dieu patient de la Bible. Je rencontrais Jésus dans la prière personnelle ou dans les actes de charité. Aujourd'hui, je le rencontre aussi dans les réalités banales de tous les jours et dans des réalisations collectives : « cela transforme ma prière ».

Etre le grain qui tombe... en des terres lointaines

Il reste que, globalement, notre existence actuelle au cœur du monde nous fait voir et vivre toutes choses autrement, et que cela nous ouvre un chantier où notre tâche est à peine amorcée. Si, auparavant, nous voyions l'Église du dedans, et le monde (ouvrier, en particulier) du dehors, maintenant c'est l'inverse. S'il a pu nous arriver de partir pour « apporter » la lumière et la vérité, nous savons maintenant à quel point nous sommes des gens qui cherchent avec d'autres. Si nous avons cru que Dieu était dans l'Église, nous croyons qu'il est aussi au cœur des hommes et qu'il nous devance

« Les religieuses en classe ouvrière font le point, 1979, p. 35-40 : « Renouvelés dans la foi ».

partout dans le monde. Ce « retournement » est évidemment essentiel. Pourtant, il ne faut que nous mettre à pied d'œuvre pour notre mission : « Comment vivre, comprendre et exprimer **la foi chrétienne dans des réalités, des cultures et des idéologies étrangères à l'Eglise** ? Sur ce chantier gigantesque, nombre d'entre nous sont beaucoup aidés par le courant Mission de France qui multiplie les efforts pour « risquer la foi en Jésus Christ » dans une réciprocité loyale et pour permettre « une intelligence de la foi pour aujourd'hui » (15). Sur ce chantier, nous devons nous situer en religieux, et un religieux de vie apostolique, comme le dit le P. Rondet :

« Hier, la tentation était de dissoudre au nom de l'ouverture et de la mission. Aujourd'hui, ne serait-elle pas dans le repli narcissique sur sa propre **identité religieuse** ? Si nous voulons que l'effort d'identité que nous faisons aujourd'hui, et à juste titre, porte ses fruits évangéliques, il faut que

chacun à notre manière, nous ayons le courage de le faire **au cœur du monde**, de ses luttes et de ses conflits, et non dans le monde protégé d'une identité chrétienne bien circonscrite. Pour la vie apostolique, au moment même où la diminution des vocations, le vieillissement du corps apostolique et sacerdotal risquent de conduire à un repli sur les structures ecclésiales, il est important que la vie religieuse et son témoignage restent présents sur le terrain de la cité séculière et hors des frontières des communautés chrétiennes visibles... Accepter d'être le grain qui tombe, inutilement semble-t-il, en des terres arides ou lointaines... » (16).

(15) Cf. par ex. : P. Gerbe et Y. Daniel « Aujourd'hui la Mission de France : l'espérance infatiguée de l'évangile » ; Centurion 1981 ; J.M. Ploux : « Le Christ aventuré », Desclée, 1985.

(16) Conclusions de la 33^e Assemblée des Supérieurs Majeurs 1984 sur « La visibilité de la vie religieuse ».

Lettre de la Mission de France à Fernando Cardenal

Quelques mois après sa nomination comme ministre de l'éducation au Nicaragua, Fernando Cardenal a été mis en demeure de choisir entre sa charge politique et son appartenance religieuse.

Le 10 décembre 1984, après avoir fait valoir l'objection de conscience pour refuser de quitter son poste ministériel, il a été officiellement « délié de ses engagements juridiques envers la Compagnie de Jésus ».

Le même jour, il rendait public un long document sous forme de lettre adressée à ses amis pour leur expliquer les raisons de son choix (voir DIAL n° 995, 47, quai des Grands-Augustins, 75006 PARIS).

Le texte qui suit est une lettre de la Mission de France à Fernando Cardenal. Après un rappel de son histoire, la M.D.F. apporte sa contribution sur les questions difficiles que sont le choix prioritaire des pauvres et la place du prêtre dans la société.

Fernando,

Par toutes les informations qui nous sont parvenues depuis des années, nous avons suivi la lutte de ton peuple pour se libérer de la dictature, et les réalisations du régime sandiniste pour la construction d'une nouvelle société.

Nous avons appris la part que tu prends, avec trois autres prêtres et de nombreux chrétiens, au service de ton pays et les difficultés que vous rencontrez en raison des responsabilités que vous avez acceptées.

Les mesures récentes qui t'ont frappé nous atteignent aussi car, par bien des côtés, bien que dans un contexte humain et ecclésial différent, les chemins que tu as pris sont aussi les nôtres et nous y avons rencontré les mêmes difficultés. Nous les rencontrons encore aujourd'hui.

Nous avons lu avec un très grand intérêt fraternel, ta « lettre à mes amis » et c'est parce que nous sommes de ceux-ci que nous t'écrivons aujourd'hui.

Nous voulons te dire d'abord notre solidarité et notre amitié pour toi et pour le peuple du Nicaragua, mais aussi entamer un dialogue avec toi.

Après l'avoir dit qui nous sommes, nous voudrions te dire notre propre expérience de vie et les questions que nous nous posons à partir de deux moments importants et significatifs de notre histoire.

*
*

« La Mission de France » dont nous faisons partie a été fondée en 1941 à l'initiative du Cardinal Suhard, archevêque de Paris. Du fait de ses responsabilités successives, celui-ci s'est trouvé au carrefour d'une prise de conscience à laquelle il a participé et d'une expérience de vie qu'il a accueillie.

A partir de tout ce qui s'écrivait sur la situation religieuse de la France, des découvertes de nombreux prêtres engagés du fait de la guerre dans un compagnonnage quotidien avec les hommes (captivité, déportation, réquisition, résistance, France libre), le cardinal Suhard avait acquis une certitude : dans notre pays s'était édifié entre le peuple et l'Eglise un « mur de séparation » qui appelait des initiatives nouvelles. Non seulement certaines régions s'étaient « déchristianisées », mais des milieux sociaux entiers, tout un monde, étaient façonnés par une pensée moderne née en dehors de la foi.

Ce qu'ont vécu les premières équipes rurales et urbaines de la Mission de France, en particulier les prêtres ouvriers, n'a fait que renforcer la conviction qu'il est nécessaire de « vivre avec » pour « faire la mission ». Dans la solidarité de destin où nous nous sommes engagés, le monde des hommes est apparu dans sa réalité brutale, avec les problèmes concrets et quotidiens, les espoirs et les luttes en dehors desquels l'Evangile ne peut avoir de prise. Ce n'est pas seulement le monde que nous avons découvert tel qu'il est, mais aussi l'Eglise. Non plus telle qu'elle se voyait elle-même dans le fonctionnement de ses paroisses, mais telle que, dans leurs différents milieux de vie, la voyaient les hommes : lointaine, étrangère à leurs problèmes, compromise avec les puissants et les riches, liée à un passé révolu.

Parmi ces découvertes, celle qui nous a marqués le plus est celle de la condition ouvrière et du mouvement ouvrier. La classe ouvrière est un « peuple », une « patrie », débordant les frontières des Etats... Elle a son histoire et sa perception des choses.

Elle est structurée de l'intérieur par des organisations et des courants de pensée, où le Parti communiste et le marxisme tiennent une place importante. Pour lui annoncer l'Évangile, nous avons compris qu'il fallait être situés non seulement dedans, mais au cœur de ce qu'elle a de meilleur et qui exprime sa conscience collective : le mouvement ouvrier.

Dans le compagnonnage au sein des organisations ouvrières, des liens d'amitié se sont tissés avec des incroyants, et parmi eux des marxistes. Nous avons perçu ce qui sous-tend leur engagement : l'espoir d'un monde plus humain. Nous avons découvert, en beaucoup d'entre eux, une grande générosité et une fidélité dans le don d'eux-mêmes en vue d'un monde à libérer de la domination de l'Argent. Cela nous a interrogés sur notre propre fidélité aux exigences de l'Évangile. Nous avons été témoins de leurs moments de doute ou de lassitude, mais aussi de la profondeur de leurs interrogations sur l'homme et sur la vie.

L'amour insensé de Dieu pour eux peut-il leur être révélé par des chrétiens et des prêtres, si ceux-ci les considèrent comme des ennemis et non comme des hommes à aimer ?

Le changement de regard qui s'est opéré peu à peu a contribué à modifier les comportements humains et ecclésiaux des membres de la Mission de France. Ce fut rapidement une source d'incompréhension dans leurs rapports avec un certain nombre de chrétiens et avec d'autres prêtres.

Dès 1945 des craintes et des réserves avaient commencé à s'exprimer à propos des engagements que certains d'entre nous occupaient dans les organisations ouvrières. Après la mort du Cardinal Suhard en 1949, les événements se sont précipités. En 1953, à la suite du rapport d'un visiteur du Saint Office, le séminaire de la Mission de France était fermé. L'ordre d'arrêt des prêtres-ouvriers était signifié par le Nonce à 26 évêques et supérieurs d'ordre : les prêtres devaient quitter l'usine pour le 1^{er} mars 1954.

L'ampleur des réactions provoquées par cet événement a été considérable. L'ensemble du mouvement missionnaire en France s'est senti atteint par l'arrêt des prêtres-ouvriers et l'a vécu comme la fin d'une espérance. La mise en demeure de choisir entre leurs solidarités ouvrières et leurs solidarités ecclésiales a été pour les prêtres-ouvriers une épreuve pour leur foi et leur amour de l'Église. Certains ont fait état du même type d'« objection de conscience » que celui dont tu parles dans ta « lettre à mes amis » et ont refusé de quitter leur travail. D'autres ont accepté de faire ce qui leur était demandé. Beaucoup ont été brisés par cette épreuve et ne s'en sont jamais relevés.

La Constitution Apostolique du 15 août 1954, par laquelle le Pape Pie XII confirmait la Mission de France dans sa tâche et rétablissait son séminaire, n'a pas réparé les dégâts causés. Concernée au plus profond d'elle-même par tout ce que vivaient les prêtres ouvriers, atteinte à travers ceux de ses membres qu'elle avait engagés dans cette forme de ministère, la Mission de France se trouvait paradoxalement à la fois encouragée dans son effort et désavouée dans ce qui lui en paraissait la forme la plus significative.

La réouverture du séminaire se fit dans un contexte difficile. Les 150 séminaristes de la Mission de France se trouvaient face à un avenir tellement fermé qu'un tiers d'entre eux seulement décidèrent de continuer leur préparation au ministère. L'arrêt des prêtres-ouvriers avait porté un coup durable au recrutement de la Mission de France.

.

Une autre période d'épreuve pour nous fut celle de la guerre d'Algérie.

La lutte de guérilla des combattants du F.L.N. ne facilitait pas la compréhension des revendications des algériens par nos compatriotes pour lesquels l'idée même d'indépendance faisait problème. Les nouvelles sur la manière dont l'armée française conduisait la guerre circulaient sous le manteau et ceux qui les diffusaient faisaient figure de mauvais patriotes. Nous en étions.

La Mission de France se trouva bientôt concernée dans son ensemble par le déroulement des événements et ses répercussions en France à travers plusieurs de ses membres qui y furent directement impliqués. Les équipes d'Algérie se trouvèrent confrontées à de difficiles problèmes dans leurs relations aux deux communautés hostiles dont elles se sentaient également responsables et où elles comptaient des amis de part et d'autre.

L'équipe de Souk-Ahras fut l'objet d'un décret d'expulsion. Les prêtres ou séminaristes rappelés sous les drapeaux eurent des démêlés avec l'autorité militaire, à propos de la torture et de la destruction de villages entiers. En France, les relations de plusieurs d'entre nous avec des travailleurs sympathisants ou membres du F.L.N. (Front de libération National algérien) et avec des jeunes réfractaires au service militaire faisaient scandale. La Mission de France dans son ensemble devint suspecte. Plusieurs prêtres furent arrêtés et emprisonnés, le séminaire et un grand nombre d'équipes reçurent la visite de la police et subirent une fouille en règle de leurs locaux.

Mais, cette fois-ci, la réflexion qui s'était organisée progressivement bénéficia de l'attention vigilante et exigeante du nouvel évêque de la Mission de France le Cardinal Liénart. Elle aboutit en 1958, avec son approbation, à une déclaration publique qui s'efforçait de dire les exigences de l'Évangile dans les nombreux problèmes concrets soulevés par les événements. Ceux-ci ont joué pour nous un rôle de révélateur. Ils nous ont fait découvrir que l'oppression n'était pas seulement le lot de la classe ouvrière, mais que des peuples entiers la subissaient. Capitalisme et colonialisme ont partie liée et ont les mêmes racines dans le cœur des hommes. Furent mis aussi davantage en lumière le droit à la différence culturelle, politique, religieuse et son nécessaire respect comme exigence de l'annonce de l'Évangile.

Dans ce contexte, la Conférence de Bandoeng en 1955, bien qu'elle n'ait pas eu beaucoup de conséquences pratiques, avait pris pour nous valeur de symbole. En raison même de ce qu'elle signifiait, elle annonçait à nos yeux l'avènement d'une ère nouvelle pour le comportement et la réflexion missionnaire de l'Église.

Notre attitude dans les événements de la guerre d'Algérie eut pour conséquence de nous couper d'une partie des chrétiens qui refusaient l'indépendance de l'Algérie et qui étaient favorables au maintien de l'« empire colonial ». Certains d'entre eux en gardent aujourd'hui encore la nostalgie, comme en témoignent les événements de Nouvelle Calédonie.

**

En 1965, le Concile Vatican II a ouvert à nouveau la possibilité de vivre le ministère dans le partage de la condition ouvrière. Beaucoup d'entre nous sont devenus prêtres au travail en ville et dans le monde rural. Par la fidélité de leur engagement, ils contribuent à donner un autre visage de l'Église dans leurs milieux de vie et de travail. Avec d'autres, ils cherchent à promouvoir une Église plus liée à la vie des gens, agissant pour la justice et capable de faire naître l'espérance dans ce temps de crise. Face au redéploiement économique mondial, ils tentent de favoriser une solidarité internationale. Avec d'autres, chrétiens ou non, ils combattent la montée du courant xénophobe qui s'amplifie en France vis-à-vis des travailleurs immigrés, alimenté par la crise économique.

Notre société est marquée par la sécularisation. Elle ne cesse de se développer en dehors de liens avec l'Église. La foi chrétienne y est souvent inconnue, en particulier parmi les jeunes. Cela nous conduit à vivre aux frontières de l'Église pour que s'ouvrent les portes et que tous ceux qui découvrent le Christ puissent y être accueillis.

Un certain nombre d'entre nous ont accepté dans les organisations où ils sont engagés, des responsabilités importantes, y compris pour quelques-uns au plan national.

L'exigence d'avoir à vivre l'Évangile et les ministères en solidarité de vie et de lutte avec les pauvres, les rejetés et les exploités, aussi bien ceux de notre pays que ceux des pays du Tiers Monde, ne nous a jamais quittés. Elle nous fait traverser encore des moments difficiles où nous sommes acculés à vivre une expérience aux mains nues.

**

Les questions que nous nous sommes posées au cours de notre histoire, et qui nous nous posons aujourd'hui à propos de nos engagements, nous semblent rejoindre en partie celles auxquelles tu es confronté. Nous les avons vécues et nous les vivons, en France, dans un contexte humain et ecclésial bien différent du tien au Nicaragua. Nous voudrions te les dire maintenant pour entamer avec toi un dialogue fraternel.

• La solidarité avec les pauvres est une exigence de l'Évangile à laquelle nous nous efforçons d'être fidèles. Mais, dans la pratique, peut-on identifier les « pauvres » avec le « Peuple de Dieu » ? A aucun moment de l'histoire ces deux termes ne coïncident. Le « Peuple de Dieu » est toujours plus divers que l'ensemble des miséreux et des exploités. En France, aujourd'hui, les plus exploités sont les immigrés, les chômeurs... Parmi eux il y a peu de croyants, et beaucoup de ceux-ci sont musulmans. Par ailleurs, le choix prioritaire des pauvres que nous demande de vivre l'Évangile peut-il être identifié avec les objectifs d'un parti, d'un syndicat ou de quelque autre organisation ? Nous sommes convaincus que le service des pauvres n'est pas seulement affaire de choix individuels. Il requiert des actions collectives et organisées, dans un compagnonnage des chrétiens avec beaucoup d'autres hommes et femmes épris de justice et de liberté. Il est vrai aussi que tel parti politique, tel gouvernement, permettent, à tel moment, de mieux vivre le choix prioritaire des pauvres (ou, selon l'expression que vous employez en Amérique latine : « l'option préférentielle pour les pauvres »). Comment dans un tel engagement lorsque nous le jugeons opportun rester ouvert à d'autres formes d'expression d'une solidarité évangélique avec les pauvres ?

• Comment aller jusqu'au bout de ce qu'appellent la solidarité avec les pauvres et l'engagement dans leurs luttes, sans accepter des fonctions de « pouvoir » ? Un prêtre peut-il accepter des responsabilités politiques et jusqu'où ? Ce sont là des ques-

tions difficiles, jamais closes. Les réponses que nous y faisons sont diverses. Nous récusons la contradiction qui existerait, selon certains, entre « pouvoir » et « service ». Aussi bien dans la société civile que dans l'Eglise, le pouvoir n'a de sens et de raison d'être que pour le service du bien commun. De même il ne peut y avoir de « service » sans moyens et pouvoir adaptés pour le mettre en œuvre. Nos interrogations ne portent donc pas sur le « pouvoir » en tant que tel, mais sur son exercice. Voici plus précisément ces interrogations :

— L'Eglise a un rôle propre qui dépasse les buts que cherchent à atteindre toutes les autres organisations humaines : le rassemblement de tous les hommes dans une unique famille de Dieu, car tous sont fils d'un même Père.

Ce « projet de Dieu », aucune forme de société n'y répond de façon parfaite. Sans pouvoir faire l'économie des conflits qui traversent l'humanité, les chrétiens doivent en être porteurs et témoins, au sein du peuple dont ils font partie. Mais quand il s'agit d'un prêtre, l'exercice d'un pouvoir dans la société civile ne risque-t-il pas d'entraîner une confusion sur la mission propre de l'Eglise qui, comme telle, n'a pas la charge d'organiser le fonctionnement de la société humaine ? Comment éviter cette confusion ?

— Tout pouvoir est ordonné au service du bien commun. Mais les risques sont grands — et dans la pratique aucun pouvoir n'y a jamais échappé — de le détourner de cette fin. L'Evangile mettra toujours en question les multiples manières de détourner l'exercice du pouvoir de sa finalité de service. Les inévitables contraintes tactiques et la nécessaire discipline de groupe auxquelles est soumis l'exercice des responsabilités dans une organisation politique ne risquent-elles pas d'entraver la liberté dans le témoignage de l'Evangile ?

— L'exercice du pouvoir politique à ses divers niveaux comporte, dans ses charges au service du bien commun, de faire respecter la loi, non seulement par appel à la conscience, mais aussi, quand c'est nécessaire, par la contrainte et par la force. Comment, dans une situation de ce genre, un prêtre peut-il témoigner que l'Eglise ne se construit que par une libre adhésion d'esprit et de cœur au Christ et à son Evangile ?

— Enfin, même lorsque les responsabilités sont « au service du peuple », le danger de « cléricalisme » n'est pas illusoire. Dans un régime de séparation de l'Eglise et de l'Etat comme en France, le peuple est particulièrement sensible à tout ce qui pourrait restaurer un nouveau pouvoir des clercs dans le fonctionnement des institutions civiles.

Voilà donc quelques-unes des questions qui sont en débat entre nous, telles que nous nous les posons à partir de notre histoire et de nos pratiques. Nous aimerions que tu nous dises en réponse celles, semblables ou différentes, que tu te poses toi-même. Ton expérience ainsi que celle des chrétiens avec qui tu travailles, peuvent nous aider à élargir et à clarifier notre propre regard.

Par cet échange nous souhaitons approfondir avec toi le dialogue que tu as toi-même ouvert par ta « lettre à mes amis ».

Nous te disons tous nos sentiments fraternels dans le Christ.

Jean Rémond,

*évêque auxiliaire de la Mission de France
et les prêtres du Conseil Episcopal
de la Mission de France*

Fontenay-sous-Bois, le 21 mars 1985

Des livres de vie

« **Livres de Vie** ». On sait que c'est le titre d'une collection de poche qui rassemble des textes nourrissants. Les livres que je signale ici ne sont pas — ou pas encore — dans cette collection. Mais je crois pouvoir affirmer qu'ils sont **très** nourrissants pour ceux que passionne la Mission.

Je ne rappellerai que pour mémoire « **Le Christ aventuré** » de J.M. PLOUX. La L.A.C. l'a présenté. Il ne se lit pas comme un roman. Mais il demande à être « creusé », lentement, comme un puits dans le désert. Bien au-delà de la Mission de France, il suscitera longtemps des dialogues ardents, des confrontations fécondes. Ce livre est une étape décisive qui prépare, pour sa part, la prochaine Assemblée Générale de la M.d.F.

Madeleine Delbrél

rue des villes, chemins de Dieu.

Christine de Boismarmin

Nouvelle Cité.

Beaucoup attendaient ce livre. Après ceux des pionniers : R. Voillaume, L. Rétif, L. Augros, J. Loew... Après les quatre grands recueils de Madeleine Delbrél elle-même, spécialement « **Nous autres gens des rues** ». J'étais à peine arrivé à Lisieux, au cours de l'hiver 44-45, que le texte de quelques pages qui portaient ce titre me tomba sous les yeux et m'éblouit comme un éclair. J'eus l'intuition qu'il y avait là, en germe, la spiritualité dont avait soif la mission nouvelle. Et depuis tous les textes de Madeleine Delbrél n'ont fait que confirmer ma première impression.

Bibliographie

Mais sa vie, par une des équipières d'Ivry, ou plutôt **son itinéraire spirituel** si simple en même temps que si peu banal, nous apporte quelque chose de très neuf et de tonique. Contrairement à d'autres, les « découvertes » de Madeleine Delbrêl n'ont pas vieilli, bien au contraire. Christine de Boismarmin, non seulement nous fait participer à leur élaboration, mais, par de nombreux inédits significatifs, nous découvre combien ils sont actuels, combien ils restent même prophétiques. **Madeleine, c'est la Mission faite femme.** Une mission sans frontière, car elle ne s'est pas privée, à des heures cruciales, crucifiantes, d'interpeller aussi bien la Mission de France que les prêtres ouvriers ou les équipes du Père Loew, et bien d'autres !

Qu'on se souvienne du texte dramatique écrit au lendemain du retour de Rome des trois cardinaux français, en novembre 1953, qui n'avaient pu éviter la suppression des prêtres ouvriers :

« J'ai peur que, comme une femme qui ne saurait pas que c'est en douleur qu'on accouche, et qui ne comprendrait rien à son propre déchirement, et qui paralyserait en elle à la fois ce qui déchire et ce qui enfante, vous gardiez en vous la Mission. Tant que le petit est dans la mère, il est dans un corps adulte ; naître, c'est pour lui devenir petit, limité... Il faut pourtant qu'il devienne ce petit, d'abord, pour devenir un homme. C'est cet homme que les hommes attendent, ce n'est pas l'adulte que vous, vous êtes. Si la Mission ne peut pas passer par votre douleur, elle restera peut-être dans la classe ouvrière, mais comme un enfant mort qu'une femme porte en elle dans la rue.

Il me semble que c'est toujours comme ça que l'Eglise est née tout le temps, à la fois une et nombreuse. Ce sont toujours les mêmes contractions qui ont toujours broyé les saints. Ils étaient appelés à la fécondité ; quand ils ont accepté que ce qui, en eux, était adulte sorte d'eux, appauvri, et rapetissé à travers les secousses, cruelles, et sanglantes, mais organiques de l'obéissance, le Christ-Eglise a continué à naître dans le monde ».

J'avais publié, dans le même sens, une lettre d'elle au Père Perrot, au moment où nous ne manquions pas de raisons humaines pour désespérer de la Mission. A ces heures où la douleur la plus supportable exacerbait les passions, la voix de Madeleine Delbrêl fut une de celles qui sonnait le plus juste et portait le plus loin.

Bibliographie

Mais qui lui donnait cette autorité ? Qui lui permettait de s'adresser ainsi directement aux acteurs de l'épreuve et aux responsables ? J'allais répondre : l'Esprit Saint. Et certes, il y avait en elle l'étoffe d'une Catherine de Sienne. Mais elle disait plus simplement, plus justement : « Mon baptême ».

Autour d'elle se regroupaient des femmes qui voulaient vivre, elles aussi, cette « consécration baptismale », aussi totale que possible, mais en plein monde. « Laiques... consacrées »... L'Eglise ne comprenait pas cela et Madeleine écrit : « Nous sommes une contradiction vivante. C'est la coexistence d'une des forces les plus anciennes de l'Eglise et d'une de ses énergies les plus récentes : le don de soi à Dieu... et une existence qui ne dresse aucun obstacle matériel capable d'entraver une fraternité universelle : la condition du **laïc**. Cette contradiction qui nous habite est plus gênante à regarder qu'à assimiler, car, pour certaines, il suffit de la vivre pour la rendre simple comme la vie ».

Ailleurs, dans une lettre à Mgr Vuillot qui suivait leur démarche avec intérêt, elle écrit : « J'aurais voulu appartenir entièrement et seulement à Jésus Christ, essayer de vivre son évangile, être disponible sans restriction à sa volonté... j'aurais voulu... vivre tout de la vie des hommes, excepté ce que l'Évangile, même seulement en ses conseils, en défend.

J'aurais voulu que ces liens au Christ et à son Eglise soient, pour les hommes, clairs comme de l'eau, avec des « **nous ne pouvons pas** » explicités dans la vérité et des « **nous pouvons** » expliqués autant par le cœur de l'homme que par le cœur du Christ.

J'aurais voulu, comme pauvreté de base, une pauvreté sans marque de fabrique... la pauvreté d'un petit monde... Être des **petits dans n'importe quel métier**, sans demander avis au devoir d'état des convenances sociales... ».

Je pense qu'au moment où, justement, des laïcs, dans le célibat ou la vie de foyers, demandent d'être accueillis à part entière dans la Mission, « sans marque de fabrique », il vaut la peine de lire cet itinéraire de Madeleine Delbrêl. Il y a beaucoup à puiser dans les intuitions de celles qui, dès le départ de Lisieux, nous persuada de rester des prêtres, « sans marque de fabrique », des prêtres séculiers saisis seulement par le souffle de la Mission essentielle.

Bibliographie

La foi des catholiques

Livre collectif

Le Centurion.

Je ne saurais trop recommander ce livre pour les bibliothèques des équipes : c'est un livre qu'on ne se lassera pas de consulter.

Le titre est trop modeste. Le contenu va bien au-delà d'une simple « catéchèse » ; c'est une mine de thèmes remarquablement écrits et ordonnés : au fond, c'est l'équivalent de cinq ou six ouvrages, qui feraient la synthèse des problèmes les plus permanents et les plus actuels. Nous connaissons plusieurs auteurs : M.D Chenu et Bruno Chenu, Henri Denis, Daniel Perrot, René Salaün... La grande originalité, c'est que l'œuvre de chaque auteur a été reprise et harmonisée dans l'ensemble par Michel Legrain : la lecture en est facilitée et l'on ne sait plus ce qui est le propre de chacun. Rare exemple de modestie qui devrait faire école tellement la réussite est grande sur tous les plans.

Mais ce qui est plus suggestif et plus important, ce sont les thèmes abordés. On n'est pas en présence de traités didactiques, mais d'une **histoire vivante de la foi**.

Nous découvrons — c'est le thème qu'approfondit pour sa part J.M. Ploux — que la foi a été bousculée, ébranlée, obligée de se re-découvrir chaque fois qu'elle s'est heurtée à une **culture nouvelle**. Monde gréco-romain ; interrogations des « Barbares » ; certitudes du monde féodal ; heurts de la Renaissance ; primat de la raison et des « Lumières », athéismes contemporains ; défi des grandes religions : il y a de quoi se sentir submergé, et le livre donne plus des orientations que des solutions toujours fragiles. Voici, en quelques lignes, les indications concernant le renouveau missionnaire des années 1939-1950 : « On sort de cette persuasion, propre à l'idée de chrétienté, situant le programme au-delà des frontières. Or, la Mission ne se vit pas **ailleurs**, géographiquement parlant. La Parole de Dieu n'en finit pas d'appeler dans la succession des générations et des cultures humaines.

La Mission de Paris, la Mission de France, les P.O. deviennent les relais et les acteurs du souci missionnaire qu'enregistrera le Concile. L'Eglise **sort en quelque sorte d'elle-même** dans son désir de rencontrer les hommes, **là où ils sont**, dans leur identité culturelle ».

Bibliographie

Une autre partie aborde l'**Histoire de la Foi** à travers l'Histoire Biblique et la Révélation : celle-ci n'est pas un passé à découvrir mais une histoire à vivre. « Faire bien l'Homme », tel est le but inlassablement repris. « Faire émerger le visage humain et divin de l'humanité », à commencer par Jésus auquel quelqu'un applique ces deux vers d'Aragon :

*« J'ai tout appris de toi sur les choses humaines
Et j'ai vu désormais le monde à ta façon ».*

Je note un chapitre particulièrement bien venu sur le corps humain, sur la santé ; le masculin et le féminin ; des pages qui sont un appel à dépasser des problématiques infirmes sur la question des divorcés remariés. On sort de ce flou soi-disant psychologique ou de ces semblants de psychanalyses sur lesquelles on a imprimé des flots de bêtise : on respire.

On trouvera des mises au point très ouvertes sur l'**Evangile au cœur du monde contemporain** : sur la foi dans la politique, le travail et ses prolongements, la guerre et la paix, sur l'émergence d'une **Conscience mondiale**.

Dans ce cadre-là, dans ce climat de pensée, pas de danger pour que l'Eglise, sans évacuer son mystère, soit présentée comme un en-soi : « Aucune église ne peut prétendre monopoliser la présence du Christ ». Une étude — assez neuve — des « nouveaux de l'Esprit », charismatiques ou autres, donne les éléments pour faire les discernements nécessaires. Car, « sur les ailes de l'Esprit, on déserte vite l'histoire » et la réalité.

J'ai aimé cette présentation des **services** ou « ministères » dans l'Eglise : **Ministères** de direction et de communion : évêques et autres pasteurs. **Ministères** d'approfondissement : docteurs, théologiens et catéchètes. **Ministères** de lucidité et de discernement : prophètes, précurseurs, saints. L'Eglise peut de nouveau « faire signe » quand tout cela est équilibré et entre en dialogue fécond. Mais ne faudrait-il pas, en fait, y ajouter : **Ministères** de première annonce : ceux de la Mission ?

Les premiers siècles ne séparaient jamais Pierre et Paul.

Un regret, au milieu de tant de richesses : je n'ai pas trouvé de dossier consistant sur le rôle et la place de la **femme** dans les communautés chrétiennes, dans les ministères.

Bibliographie

C'est un des trois pôles majeurs qu'avait discerné prophétiquement Jean XXIII ; et les derniers voyages de Jean-Paul II montrent que ce n'est pas une question à mettre entre parenthèses. Il y a, du reste, des éléments, au moins pour situer correctement ce qui est en cause.

Ceux qui ont besoin de réfléchir sur un thème donné, ceux qui ont à préparer une réco, une rencontre, ceux qui cherchent le livre qui pourrait être une base de dialogue pour des catéchumènes adultes, bref, tous ceux qui veulent nourrir leur foi de façon dynamique seront heureux de la parution de ce livre. Ils ne sont pas si abondants ceux qui donnent plus qu'ils ne promettent. Nous avons là une vision d'ensemble de ce que nous avons découvert peu à peu, des fruits du Concile.

Le rêve de Dieu sur l'humanité

Bernard Prévost :

Le Centurion :

Le second livre de notre ami B. Prévost peut surprendre par son titre. Voici comment il l'explique : « Dieu rêve-t-il ? Non, si rêver signifie s'abandonner à de fumeuses chimères... Mais, oui, sûrement, si rêver c'est avoir des ambitions bien concrètes et bien précises pour ceux qu'on aime. Dieu rêve parce qu'il nous aime. Et ce rêve ne conduit pas à fuir ni à nier la réalité... C'est faire l'unité entre la foi et la vie quotidienne, c'est chanter notre espérance et l'espérance de Dieu, notre joie et la sienne ».

Comment nous est présenté ce « rêve » ? De façon très simple, sous forme d'entretiens familiaux qui déroulent sous nos yeux les grands moments du dessein de Dieu, repris par les grandes étapes de l'année liturgique. Entretiens entrecoupés de prières person-